

**PLACE
AUX
FEMMES**

NOTES

Ce mémoire prend en considération les distinctions spatiales entre les hommes et les femmes. Je n'aborderai malheureusement pas les distinctions de genre de la communauté LGBT+. En effet, il conviendrait de prendre en considération ces différenciations dans une recherche distincte afin de lutter contre la vision hétéronormative exclusive de la société et des espaces associés pour donner une lisibilité géographique aux minorités sexuelles.

PRÉAMBULE

C'est seulement en 1944 que les femmes obtiennent le droit de vote en France. Pendant longtemps, ce droit leur avait été refusé en raison de leur rôle de mère et de bonne épouse qui n'était pas compatible avec l'exercice de la politique. C'est à ce moment là que les femmes entrent dans la sphère publique. Leurs droits progressent alors doucement grâce à leur courage et leur persévérance. Les manifestations poussent ces dernières à sortir dans la ville en quittant la sphère privée, espace qui leur était assigné, pour faire entendre leur voix.

On entend dire aujourd'hui que le combat pour l'égalité est acquis, alors à quoi bon revendiquer encore et toujours l'égalité ? Pourtant 70 ans après, les droits des femmes sont toujours remis en question. L'actualité nous le prouve : les grands débats sur l'IVG aux primaires, la grâce de Jacqueline Sauvage, l'abandon des ABCD de l'égalité, le harcèlement de rue.

***« Sans doute aujourd'hui la jeune fille sort seule et peut flâner aux Tuileries mais j'ai dit combien la rue lui est hostile : partout des yeux, des mains qui guettent ; qu'elle vagabonde à l'étourdie, les pensées au vent, qu'elle allume une cigarette à la terrasse d'un café, qu'elle aille seule au cinéma, un incident désagréable a vite fait de se produire ; il faut qu'elle inspire du respect par sa toilette, sa tenue : ce souci la rive au sol et à soi-même. Les ailes tombent. »
Simone de Beauvoir¹***

Je devais avoir 7 ans et déjà je me demandais pourquoi la cour de récréation était scindée en deux, les espaces sportifs pour les garçons et les espaces moins francs et moins perceptibles pour les filles. Je vagabondais entre ces deux espaces, entre le football et l'élastique. Le jeu de bille permettait de faire rencontrer les deux genres, un lieu commun à tous et toutes. Plus tard à l'adolescence, j'ai été frappée par les noms de rue qui étaient tous à l'effigie des grands hommes et puis mes parents qui me disaient *« Ne rentres pas tard, c'est dangereux. »* Dangereux pourquoi ? Parce que je suis une fille. C'était une façon cachée de me faire comprendre que je ne pourrais pas user de la ville comme je le voulais.

Alors s'interroger sur la ville m'est apparu évident. Évident, car la ville est le reflet de notre société, une société qui se doit d'être porteuse de valeurs car c'est dans l'accès à la ville que nous devenons des citoyens et des citoyennes. Même si le Droit engage l'égalité dans la ville c'est-à-dire un lieu de liberté et de mixité que chacun.e doit pouvoir utiliser, les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes pratiques. Il fallait donc identifier les évolutions et les archaïsmes de la ville, une ville complexe car polysémique : un espace matériel et un espace métaphorique. Elle est aussi l'application directe et évidente des rôles sociaux et l'application plus discrète et moins claire de la façon dont nous interagissons avec cet espace. Il fallait donc comprendre le rôle des femmes dans la ville, leur donner la parole, porter leurs initiatives pour proposer des nouvelles façons de s'approprier la ville.

¹Simone DE BEAUVOIR,
Le deuxième sexe, Tome 1, 1949

PRÉFACE DE LA VILLE

Étymologiquement, le mot ville vient de *villa*, un établissement rural qui a souvent constitué le noyau des villes médiévales en Occident. La ville évoque aussi le terme *civitas*, une communauté de citoyens, vivant ensemble et possédant un mode de vie citadin. Ainsi, la ville apparaît comme une forme spatiale, mais aussi comme un lieu social.

La naissance de l'urbain

La Révolution industrielle changea la ville. Les transports, les modes de production, une population en hausse : la ville se densifie, se mondialise. C'est à ce moment même que l'urbain apparaît. La Seconde Guerre Mondiale entraîna des phénomènes d'étalement urbain qui ont bouleversé tous les référents classiques de la ville. Françoise Choay¹ désigne l'urbain par «*la civilisation qui se met en place à l'échelle planétaire, supprimant l' ancestrale différence entre rural et urbain*». L'urbain se déploie partout et sur toute la planète.

La *ville globale* est un concept apparu pour la première fois dans l'ouvrage de référence de la géographe Saskia Sassen². L'auteure traite de l'évolution de l'influence de la dérégulation et de la libéralisation des marchés financiers qui créent des villes similaires à chaque coin du globe. Malgré cette hégémonie spatiale des villes, les pratiques sont extrêmement diversifiées de la part de ses habitant.e.s. L'espace urbain est, en effet, marqué par la séparation spatiale tant des fonctions que des groupes sociaux.

¹Françoise CHOAY, *Penser la non-ville et la non-campagne, La France au-delà du siècle*, 1994

²Saskia SASSEN, *The global city New York, London, Tokyo*, 1991.

³Jürgen HABERMAS, *L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, 1962

L'espace public

Le terme est apparu au cours des années 1960 à la suite des travaux de Habermas³. Il décrit «*le processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État*».

L'espace public est un terme polysémique qui désigne un espace à la fois métaphorique et matériel. Comme espace métaphorique, l'espace public est synonyme de la sphère publique, du débat public où les idées et les revendications prennent forme. Comme espace matériel, les espaces publics correspondent tantôt à des espaces de rencontre et d'interaction sociales, tantôt à des espaces géographiques dans lequel le public circule librement. En sociologie urbaine, les espaces publics sont des espaces de rencontres socialement organisés par des rituels d'exposition et d'évitement. Cette lecture de la ville est porteuse de caractéristiques propres en termes de formes et d'usages.

Le vivre ensemble

La fragmentation des sociétés modernes remet en question le fonctionnement de nos démocraties représentatives. En effet, la démocratie doit prendre en compte l'accentuation de la pluralité culturelle, y compris à l'échelle locale. Ce contexte conduit à s'interroger sur les espaces où se construisent les normes du vivre ensemble.

⁴Thierry PAQUOT, *L'espace public*, Paris, La Découverte, page 88, 2009

Les espaces publics font l'objet d'une idéalisation importante, souvent considérés comme un «*espace vertueux de la citoyenneté*.»⁴ Il s'agirait donc que tout pouvoir politique se fasse par et pour le peuple. C'est-à-dire que le pouvoir émane du public et, d'autre part, que le pouvoir politique réponde de ses décisions et les justifie. L'espace public est donc au cœur même du processus démocratique. Cependant, la démocratie connaît des limites. En effet, l'espace public d'aujourd'hui ne correspond pas à un espace équitable.

Ville et société

⁵Georg SIMMEL, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Payot, 2013

La ville est l'expression spatiale d'une vie sociale à la fois collective et individuelle. Georg Simmel⁵, dans son essai *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, pense la ville comme un imaginaire social et un mode de vie. Il approfondit le rapport de l'individu à la ville. Pour lui, la ville tend à créer une individualité se traduisant par l'anonymat qui conduit à un processus de «*désocialisation*» du citoyen et de la citoyenne. Des études récentes montrent qu'une grande partie de la population ne sent pas légitime dans la ville. Les femmes n'ont pas leur place dans l'aménagement urbain. Pourtant, il est censée être le lieu de tous et toutes.

Ouverture

L'intérêt principal des espaces publics serait leur capacité à faciliter la libre circulation et la libre appropriation en faisant émerger des attentes de reconnaissance d'égalité de traitement pour tous et toutes.

⁶Georges PEREC, *Espaces d'espaces*, 1974

«*Nous ne pourrons jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes. Nous avons grandi dans des villes. C'est dans des villes que nous respirons. Quand nous prenons le train, c'est pour aller d'une ville à une autre ville. Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité.*» Georges Perec⁶

Liberté

Égalité

Fraternité

**Des femmes,
des hommes,
un même accès
à la ville ?**

LABORATOIRE DE RECHERCHE

Pour approfondir le questionnement de ce mémoire, je fais partie du laboratoire de recherche Urbanité Engagée, composé de Koulma Bilger, Solène Dietz, Florent Alexandre et Pétronille Camphuis.

Ensemble, nous avons la volonté de mettre à contribution nos énergies en fabriquant des outils adaptés à des contextes et à des territoires particuliers pour étudier la citoyenneté et le pouvoir d'agir. Notre laboratoire s'implante dans l'espace public, l'espace commun à tous et toutes pour y être ensemble, égaux, égales, libres et créatifs et créatives.

Notre rôle en tant que designer est d'intervenir dans l'espace public pour questionner l'implication de chacun.e. Ce laboratoire nous permet de partager nos questionnements, d'avancer dans nos positionnements et de tester ensemble des outils. Riche de débats et de créativité, ce laboratoire permet d'élargir nos idées dans nos recherches respectives.

URBANITÉ 
 **ENGAGÉE** 
 

HAUTEPIERRE

« Je ne vois pas des groupes de femmes investir la ville, surtout dans les quartiers populaires, je n'ai jamais vu une bande de filles trainer en bas de leur immeuble alors que les hommes le font quotidiennement. » Florent 23 ans

Les inégalités entre les sexes peuvent être renforcées et/ou présenter des spécificités dans les quartiers populaires. Dans les Zones Urbaines Sensibles, seulement 1 femme sur 2 est sur le marché du travail quand c'est le cas de près de 2 femmes sur 3 hors ZUS¹. Alors, implanter le projet au sein d'un quartier populaire est ainsi apparu évident. En effet, les femmes, touchées par l'absence d'un travail sont confrontées réciproquement à une absence plus importante de la vie urbaine.

Marguerite a une cinquantaine d'années, je l'ai rencontré en 2016, lors du Festival Voix Publiques, organisé par l'association Horizome. Elle habite le quartier de HautePierre, un quartier populaire situé à l'Ouest de Strasbourg. Au fur et à mesure de nos discussions, elle m'a raconté son ressenti en tant que femme dans ce quartier.

« Etre une femme à HautePierre est difficile, beaucoup de femmes n'ont pas de travail, parfois elles ne savent pas bien parler français, c'est un véritable problème car elles n'ont pas confiance en elles, elles n'osent pas sortir. » Marguerite, 50 ans

Un quartier populaire

HautePierre a été conçu par les architectes Jean Dick et Pierre Vivien. Ils voulaient répondre aux impératifs de la civilisation moderne, notamment en matière de circulation automobile. Les études de circulation et d'organisation du tissu urbain ont ainsi déterminé le choix d'une structure hexagonale, appelée *maille*.

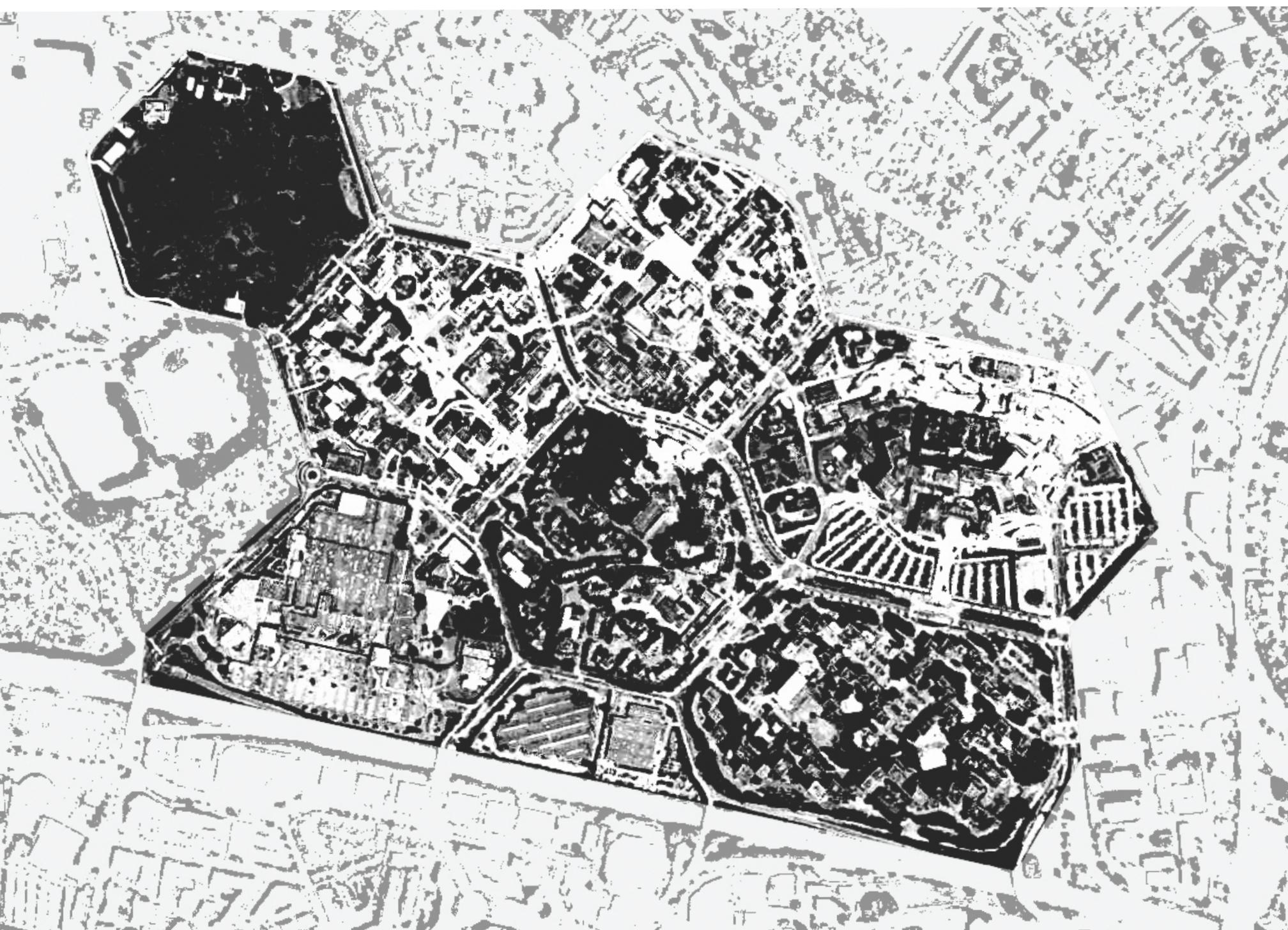
Le quartier souffre aujourd'hui d'un enclavement. Un quartier stigmatisé décrit comme populaire où *règne* la désorganisation et l'exclusion sociale. Mal perçu par les personnes extérieures, cette image renforce l'image négative de ces quartiers en dévalorisant totalement les habitant.e.s.

Le terrain d'implantation

Par ce mémoire, je voulais montrer qu'il est important de s'intéresser aux femmes d'un quartier populaire. Se rendre compte de la place de la femme dans un tel quartier a permis de débloquent des craintes et des non-dits.

Il me fallait aller à leur rencontre, tisser des liens de confiance pour permettre à toutes ces femmes de devenir actrices de leur quartier pour qu'elles soient enfin vues, pour que leurs paroles soient enfin entendues.

¹Étude du Haut Conseil de l'Égalité entre les femmes et les hommes, Numéro 02 , Avril 2014



CONSTATS D'UNE VILLE INÉGALITAIRE

PLACE AUX FEMMES

SOMMAIRE

1. La place des femmes dans l'urbanisation

<i>La place des femmes de la Révolution à aujourd'hui</i>	5
<i>Les femmes conditionnées par leur rôle social</i>	6
<i>Le Droit à la ville, un droit pour tous et toutes?</i>	16
<i>Un urbanisme excluant</i>	18
	24

2. Les inégalités d'usages dans l'espace urbain

<i>Les stéréotypes de genre</i>	29
<i>La ville et ses représentations</i>	30
<i>Le sentiment d'insécurité</i>	34
<i>Des femmes, des hommes, des pratiques urbaines différentes</i>	40
<i>Les loisirs, marqueur des disparités d'usages</i>	44
<i>La ville, reflet de la société</i>	48

1.

La place des femmes dans l'urbanisation

« Quand un sujet prête à de nombreuses controverses – ce qui est le cas pour toute question qui, d'une façon ou d'une autre, a trait au sexe, on ne peut espérer dire la vérité, on doit se contenter de montrer comment on est parvenu à l'opinion qu'on soutient. » Virginia Woolf

Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, 1929



LA PLACE DES FEMMES DE LA RÉVOLUTION À AUJOURD'HUI

Pour comprendre la place actuelle des femmes dans la ville, il faut analyser la place qui leur a été attribuée dans l'histoire. Cette dernière est la résultante de changements profonds qui ont marqué les modifications urbaines.

La Révolution

**« La Femme a le droit de monter sur l'échafaud; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune. »
Olympe de Gouges¹**

La Révolution n'a pas ouvert aux femmes le chemin de la citoyenneté malgré les espoirs de liberté et d'égalité qu'elle a suscité. C'est à ce moment même que Olympe de Gouges écrit la *Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne*. Un texte juridique, exigeant la pleine assimilation légale, politique et sociale des femmes, sur le modèle de la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen*. C'est le premier document à évoquer l'égalité juridique et légale des femmes par rapport aux hommes. Elle y écrit « la femme naît libre et demeure égale en droits à l'homme. ». La Révolution a été l'occasion d'une première remise en cause des rapports entre les sexes et des questions inédites ont été mises à l'ordre du jour : celles de la place des femmes dans la ville.

¹Olympe DE GOUGES,
La Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne, 1791,
adressée à la reine
Marie-Antoinette

l'homme :
*Un animal à deux pieds, sans plumes, à
paletot, fumant et flâneur.*



Louis HUART, *Physiologie du flâneur*, 1841, illustration

L'ère de l'industrialisation

Au XIX^e siècle apparaît la figure masculine du flâneur. Ce terme est employé pour désigner les poètes et les intellectuels qui, en se promenant, jouissent d'une grande liberté, et observent de façon critique la ville et les individus. Les écrivains comme Balzac et Baudelaire développent cette nouvelle posture pour décrire le contexte actuel de la ville. Toute une sémiologie parisienne à la fois sociale et morale se construit et dessine l'image du paysage urbain. Le flâneur est un personnage masculin et bourgeois qui profite de la ville.

**« Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. L'observateur est un prince qui jouit partout de son incognito. [...] Ainsi l'amoureux de la vie universelle entre dans la foule comme dans un immense réservoir d'électricité. On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un moi insatiable du non-moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive. »
Charles Baudelaire²**

²Charles BAUDELAIRE,
Le Peintre de la vie moderne,
III, L'artiste, homme du monde,
1863

Les femmes à cette époque sont considérées comme un objet regardé et désiré, mais pas comme des personnes pouvant, au même titre que les hommes, s'emparer de la ville. Quelques-unes d'entre elles, comme George Sand, usent de tactiques de contournement et de travestissement afin de déjouer les normes mises en place. Ces tactiques permettent à ces femmes de prendre une forme de liberté en dissimulant leur rôle social leur permettant d'observer et de parcourir la ville.

«Moi, j'avais l'idéal logé dans un coin de ma cervelle, et il ne me fallait que quelques jours d'entière liberté pour le faire éclore. Je le portais dans la rue, les pieds sur le verglas, les épaules couvertes de neige, les mains dans mes poches, l'estomac un peu creux quelquefois, mais la tête d'autant plus remplie de songes, de mélodies, de couleurs, de formes, de rayons et de fantômes. Je n'étais plus une dame, je n'étais pas non plus un monsieur. On ne me connaissait pas, on ne me regardait pas, on ne me reprenait pas : j'étais un atome perdu dans cette immense foule. Je n'avais aucun besoin de me presser pour éviter des paroles banales ; je pouvais faire tout un roman d'une barrière à l'autre, sans rencontrer personne qui me dît : « À quoi diable pensez-vous ? Cela valait mieux qu'une cellule, et j'aurais pu dire avec René, mais avec autant de satisfaction qu'il l'avait dit avec tristesse, que je me promenais dans le désert des hommes.» Georges Sand³

³Georges SAND, *Histoire de ma vie*, Quatrième partie, chapitre XIV, 1854

⁴Le baron Haussmann a été député, sénateur, et préfet de la Seine

«Il faut accepter dans une juste mesure la cherté des loyers et des vivres [...] comme un auxiliaire utile pour défendre Paris contre l'invasion des ouvriers de la province.» Le baron Haussmann⁴

La mise en place d'un nouvel ordre urbain apparaît au XIX^e siècle avec le baron Haussmann. À cette époque, la croissance démographique de Paris provoque une densification considérable de la ville. Les ruelles étroites, la maladie, les eaux usées et la paupérisation de la ville font démarrer les grands travaux de la ville. Les pouvoirs politiques craignent un soulèvement populaire. C'est pourquoi le baron décida de percer de grands axes pour maîtriser spatialement la capitale. L'objectif de Haussmann est de poser les bases d'une politique de gentrification entre les classes sociales mais aussi entre les femmes et les hommes : le sacre du pouvoir bourgeois qui admet la domination des hommes sur les femmes.



Paris pendant les grands travaux



Edouard MANET, *Déjeuner sur l'herbe*, 1863, peinture à l'huile, Musée d'Orsay, Paris

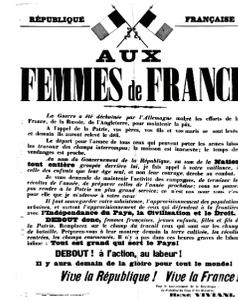
Les hommes deviennent des personnages publics tandis que les *femmes publiques* s'adonnent aux délices de la chair. Les femmes respectables, elles, demeurent dans l'espace privé. Les ouvrières, artisanes, commerçantes sont reléguées, après leur journée de travail, à l'économie invisible du ménage. Les femmes deviennent alors les garantes de la bonne morale. La sociologue Chris Blache⁵ explique ce phénomène : «*deux mutations architecturales apparaissent dans Paris. D'une part les marchés couverts et d'autre part des allégories de femmes, présentes sur différents monuments. Ces deux phénomènes expliquent la rupture opérée avec le temps où les femmes vendaient à même la rue. On passe d'une présence réelle à une présence encadrée, voire symbolique.*»⁶

⁵Chris BLACHE est consultante en Socio-Ethnographie, elle est co-fondatrice et coordinatrice de la plateforme Genre et Ville

⁶Chris BLACHE, propos recueillis par le site lumieresdelaville.net

⁷Yves RAIBAUD est spécialiste de la géographie du genre, chargé de mission égalité femmes-hommes. Il est aussi maître de conférences à l'université Bordeaux Montaigne

Yves Raibaud⁷, géographe, rejoint Chris Blache en expliquant que c'est à ce moment précis que les codes sexués très normatifs, binaires et hiérarchisés se mettent en place dans l'espace public.



René VIVIANI, *Appel aux femmes françaises*, 1914, affiche 60 x 45 cm

Les guerres

Pendant les deux guerres, les femmes ont joué un rôle majeur sur le front comme à l'arrière. Elles devaient continuer à s'occuper de leur foyer et de leur(s) enfant(s) mais aussi remplacer les hommes partis combattre. Elles s'occupaient des champs, des usines, des munitions, et avaient accès aux postes du secteur tertiaire. En revanche, lorsque les hommes rentrèrent de la guerre, ils reprirent leur emploi, laissant les femmes à leur place initiale.

Cependant, cette période a permis aux femmes de gagner un début d'émancipation car elles ont montré qu'elles pouvaient assurer de nombreux rôles qui étaient jadis réservés aux hommes. Cette émancipation reste toutefois limitée comme le montre l'échec de l'obtention du droit de vote. Ces inégalités ont causé les premières revendications des femmes dans l'espace public. Louise Weiss et son association *La femme nouvelle* multiplièrent les manifestations en faveur du droit de vote des femmes.



Louise WEISS et ses camarades de l'association *Femme nouvelle*, *Manifestation pour le droit de vote des femmes*, 1936, Paris

La France Libre du Général de Gaulle reconnaît l'égalité économique et politique des sexes. Les Françaises obtiennent le droit de vote en 1945 et entreront au Sénat en 1946. Le nouveau pouvoir politique reconnaît enfin aux femmes leur pleine responsabilité de citoyennes, elles entrent enfin dans la sphère publique.

Les trentes glorieuses

Au lendemain des deux guerres mondiales, le statut des femmes restent toujours néanmoins l'objet d'un combat. Les femmes, devenues plus présentes dans l'espace public, se voient une nouvelle fois assignées à leur foyer. Les Trentes Glorieuses, une période de croissance, augmentent la production de biens et de services. Cette croissance s'accompagne d'un fort exode rural et d'une hausse des effectifs dans l'industrie permettant à plus de femmes de trouver un emploi.

Mais leur salaire est inférieur à celui des hommes et les publicités valorisent le fait d'être une ménagère parfaite. Elles nous dévoilent le statut de la femme vouée à son logis. La publicité de MOULINEX illustre parfaitement les rôles sociaux de cette période. En effet, on y voit l'image de la ménagère heureuse de l'acquisition d'un nouvel ustensile, offert par son mari. L'homme quant à lui assure les revenus et le bien-être de sa famille.



MOULINEX, Pour elle un Moulinex, pour lui des bons petits plats, 1959

1968

Cette année de révolte fait découvrir aux femmes qu'elles peuvent, elles aussi, manifester. Elles revendiquent le droit de prendre leur vie en main et d'être les égales des hommes. Avec cette crise, les filles et les femmes de 68 coupent cette image de mères et gardiennes des foyers pour aller, au même titre que les hommes, manifester dans la rue. En 1970, le MLF (Mouvement de Libération des Femmes) se crée. Une dizaine de femmes déposent une gerbe à la femme du soldat inconnu. C'est avec des pancartes qu'elles montrent la place et le statut des femmes dans la société, laissées au second plan.

« Il y a toujours plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme. »⁸

⁸Slogans sur les banderoles de la manifestation



MLF, Manifestation sous l'Arc de Triomphe, 1970



Niki DE SAINT PHALLE,
Les nanas, Hanovre, 1974

Les nanas

Niki de Saint Phalle a réalisé trois sculptures faites de plâtres sur des supports métalliques, peintes en couleurs, dotées d'une forte puissance visuelle. Elles sont le reflet d'une nouvelle vision de la femme moderne. La décision d'occuper l'espace public est un choix politique fort. En effet, elle remet en question les canons de beauté en vigueur en revendiquant le pouvoir des femmes et leur rôle dans la société. Fille, épouse, mère, guerrière, sorcière et déesse sont les étiquettes de ses célèbres Nanas. Mettre ses Nanas dans l'espace public, c'est donner une place à la femme dans la société et dans l'art. Les Nanas deviennent d'une part le symbole de l'œuvre de Niki de Saint Phalle et, d'autre part, celui d'un discours politique et militant défendant la femme moderne contre la société patriarcale. La présence de ces Nanas dans l'espace public est un véritable enjeu, enjeu pour la représentation des femmes et de leurs présences dans la sphère publique.

Aujourd'hui

Dans la loi, les femmes ont les mêmes droits a priori que les hommes. Les droits acquis aujourd'hui sont la résultante des véritables combats à l'encontre des espaces et des pouvoirs légitimes exclusivement dédiés aux hommes. Le droit de vote, le droit de travailler, le droit de voter, le droit d'avoir un compte en banque, le droit à l'avortement sont acquis, mais aussi remis constamment en cause. De plus, les femmes restent moins payées, moins représentées, moins détentrices du pouvoir et surtout **moins libres dans l'espace public**.

«La ville est une mémoire organisée, les femmes sont les oubliées de l'histoire.»
Hannah Arendt



LES FEMMES, CONDITIONNÉES PAR LEUR RÔLE SOCIAL

La société moderne continue de faire valoir les femmes dans leur rôle social. Ces dogmes sont toujours présents et se reflètent directement sur le territoire.

La précarisation des femmes

Pour Jacqueline Coutras⁹, la répartition des populations dans l'espace urbain est essentiellement due au statut social. Pour la géographe, il est primordial de comprendre et d'estimer le poids des rapports entre les sexes dans le fonctionnement urbain. Même si l'entrée massive des femmes sur le marché du travail a remis en cause cette division sexuelle de l'espace, les femmes n'envisagent pas la ville comme un lieu de loisir ou de déambulation.

Selon les études de la Délégation des droits des femmes et de l'égalité des chances¹⁰, les femmes restent les personnes les plus précaires. Elles constituent 80% des travailleurs pauvres. Plus des trois-quarts des 1,5 million de personnes en sous-emploi sont des femmes. Le taux de féminisation des emplois à temps partiel dépasse 82%. Les deux-tiers des emplois à bas salaire sont détenus par des femmes. De plus, il existe un risque de précarisation aggravé auquel sont confrontées les mères isolées. Dans 9 cas sur 10, la mère a la charge principale de l'enfant.

La délégation des droits des femmes et de l'égalité met en évidence les facteurs cumulatifs de précarité auxquels de nombreuses femmes sont exposées et qui trouvent leur origine dans le fondement culturel du rôle qui leur est assigné dans la société. Fondement culturel qui nous permet de comprendre leur place actuelle dans la ville.

«Enfant je ne pouvais pas m'identifier à ma mère, à ma grand-mère, à mes tantes ou aux amies de ma mère. Notre maison était étouffante. Je ne voulais pas devenir comme elles, les gardiennes du foyer, je voulais le monde et le monde alors appartenait aux HOMMES. Une femme pouvait être reine mais dans sa ruche et c'était tout. Les rôles attribués aux hommes et aux femmes étaient soumis à des règles très strictes de part et d'autre. Quand mon père quittait tous les matins la maison à 8h30 après le petit déjeuner, il était libre. Il avait droit à deux vies, une à l'extérieur et l'autre à la maison. Je voulais que le monde extérieur aussi devienne mien. Je compris très tôt que les hommes avaient le pouvoir et ce pouvoir je le voulais.

Oui je leur volerai le feu. Je n'accepterai pas les limites que ma mère tentait d'imposer à ma vie parce que j'étais une femme. Je franchirai ces limites pour atteindre le monde des hommes qui me semblait aventureux, mystérieux, excitant. Ma nature optimiste m'y aida. J'avais besoin d'héroïnes auxquelles m'identifier. A l'école le cours d'histoire n'était qu'une longue litanie sur la supériorité de l'espèce mâle et cela m'ennuyait à mourir. On nous parlait bien de quelques femmes : la Grande Catherine, Jeanne d'Arc, Elizabeth d'Angleterre, mais il n'y en avait pas assez pour moi. Je décidai de devenir une héroïne. Dans les innombrables contes de fées que ma grand-mère me lisait je m'étais déjà identifiée avec le héros. C'était TOUJOURS un garçon qui faisait toujours des bêtises. N'écouter que sa voix intérieure et ne perdant jamais de vue le but final, le héros, après bien des difficultés, finissait par trouver le trésor qu'il recherchait.» Niki de Saint Phalle¹¹

⁹Jacqueline COUTRAS, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, 2003

¹⁰La Délégation aux droits des femmes et à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes est une délégation parlementaire. Elle assure une mission de veille, d'impulsion et de suivi sur la prise en compte du genre au niveau national.

¹¹Lettre de Niki de Saint Phalle à son correspondant imaginaire, Pontus



LE DROIT À LA VILLE, UN DROIT POUR TOUS ET TOUTES ?

La ville est un espace qui marque la fragmentation, la polarisation sociale et les inégalités.

L'ouvrage *Le Droit à la Ville*, écrit en 1968 par le sociologue Henri Lefebvre, promeut un regard politique qui donne la priorité à la satisfaction des besoins de citoyenneté de ses habitant.e.s. L'auteur dénonce une ville exclusive dont seule «une minorité de libres citoyens sont possesseurs des lieux sociaux et en jouissent.» Il appelle donc à un *Droit à la Ville* où chacun.e pourrait profiter de toutes les aménités de la ville, c'est-à-dire le fait d'y trouver un travail, un logement, d'accéder aux loisirs.

Cependant, l'espace urbain ne peut pas être réduit à un espace formel, il doit être pensé comme un espace social, démocratique. Henri Lefebvre met donc en avant le fait que chaque citoyen.ne doit pouvoir accéder à la vie urbaine. Il remet en cause le capitalisme omniprésent dans la ville préférant mettre en avant les interactions et les échanges.

« Les besoins urbains spécifiques ne seraient-ils pas des besoins de lieux qualifiés, lieux de simultanéité et de rencontres, lieux où l'échange ne passerait pas par la valeur d'échange, le commerce et le profit? Ne serait-il pas aussi le besoin d'un temps de ces rencontres, de ces échanges? » Henri Lefebvre

La revendication d'un droit à la ville a pris une ampleur considérable. C'est dans un contexte de dégradation du contexte urbain - accélération des formes de privatisations voire d'exclusions - qu'une volonté de repenser la ville a vu le jour. Des débats internationaux ont pris forme d'après lesquels la ville serait un espace collectif qui appartiendrait à toutes et à tous et qui devrait offrir les conditions nécessaires pour une vie digne d'un point de vue social, politique, culturel, économique et environnemental. D'ailleurs, plusieurs chartes ont vu le jour dans les années 2000 comme la Charte de la Ville de Mexico pour le Droit à la Ville mais aussi, à une échelle plus globale, avec l'ONU-HABITAT et l'UNESCO qui dirigent leurs politiques urbaines en faveur du droit à la ville.

Pour Sylvette Denêfle¹¹, sociologue, il est encore plus difficile pour les femmes de gagner ce droit à la ville. En effet, les constructions identitaires et spatiales sont liées. Pour gagner ce droit à la ville, les femmes développent des stratégies qui leur permettent de dépasser les obstacles pour participer à la vie sociale, professionnelle ou politique. Dans le cas contraire, il se produit un processus de retrait de l'espace public qui est vécu comme menaçant, pouvant conduire jusqu'à son abandon. Ainsi, le non-droit des femmes à jouir de l'espace public constitue un obstacle à leur participation et à leur épanouissement au sein de cet espace.

¹¹Sylvette DENÊFLE, *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, 2009

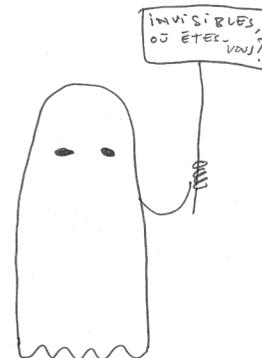


Illustration anonyme réalisée lors du séminaire du laboratoire Urbanité Engagée, le jeudi 9 Février au Lycée le Corbusier, à Illkirch Graffenstaden



SÉMINAIRE

Le laboratoire Urbanité Engagée a animé un séminaire le Jeudi 9 Février 2017. C'était un réel moment d'échange entre le public, les intervenant.e.s et nos recherches. J'ai invité Lucile Biarrotte, doctorante au Lab'urba¹² à l'université de Paris Est, pour son expertise sur les questions relatives au genre et à l'espace urbain. Elle prépare une thèse portant sur la prise en compte de l'approche de genre dans les pratiques professionnelles des métiers de l'urbain.

- Sous quelles formes les femmes peuvent-elle accéder à ce droit à la ville ?

- La première réponse est sans doute par l'éducation de tous et toutes afin d'abolir les hiérarchies entre les femmes et hommes, hiérarchies qui ne devraient plus exister. D'un point de vue de la forme spatiale, aujourd'hui, il y a des réflexions en France qui se mettent en place. Évidemment toutes les professions de l'aménagement ne peuvent pas résoudre le problème mais il est important d'utiliser ces compétences pour apporter de l'innovation dans la problématique de l'égalité.

¹²Lab'urba réunit des chercheur.e.s, ingénieur.e.s et aménageur.e.s. afin de former différentes équipes pour collaborer de manière la plus transversale possible. Ces équipes pensent des nouvelles façons de penser la ville, notamment par la participation et l'action publique locale, l'habitat, le quotidien et les usages dans l'aménagement.

¹³Le CGET est le commissariat général à l'égalité des territoires. Il conçoit la politique d'égalité des territoires et coordonne la préparation de la politique de l'État avec les collectivités locales à travers les contrats plan état-régions.

- Quelles sont les rapports entre les politiques urbaines et l'approche du genre ?

- Premièrement, cette question a été prise en compte depuis les dix dernières années en France. Il y a une multiplication de la prise en compte des questions de genre et de l'égalité entre les femmes et les hommes dans les projets urbains et notamment suite à un programme du CGET¹³ qui a valorisé les marches exploratoires des femmes. Aux échelles locales, il y a une prise en compte des municipalités. Cette prise en compte se fait de différentes façons. Par exemple, un groupe de femmes va poser cette question dans un quartier et cela va interpeller les municipalités ou alors, une personne qui travaille à la ville est sensible à cette question et va se mettre en lien avec des femmes du quartier pour créer un projet. Finalement, je pense que cet intérêt pour la prise en compte de l'approche du genre dans la ville, c'est une convergence de plusieurs acteur.trice.s qui, à un moment donné, vont se retrouver et agir ensemble.

En 2006, 174 collectivités ont signé la Charte européenne pour l'égalité des femmes et des hommes dans la vie locale. Véritable instrument politique, 1400 municipalités de 29 pays européens ont rejoint cette convention. Les municipalités doivent mettre en oeuvre les mesures énoncées, en commençant par intégrer la dimension du genre dans les prises de décision autant dans l'élaboration et l'analyse des budgets. En France, on sait que le budget pour l'égalité entre les hommes et les femmes concernent 0.006% du budget national. Malgré les discours et les engagements, l'égalité est loin d'être une priorité financière pour l'État.

Note
passai

09.02.2017
9h30, 16h30

**Journée
d'échange autour
des mémoires
de diplôme
du laboratoire
Urbanité Engagée**

**DSAA InSituLab
Lycée Le Corbusier
Illkirch-Graffenstaden**

En présence de
Grégoire Zabé, Emmanuel Marx,
Atelier Approche.s!,
Collectif Ne Rougissez Pas,
Lucile Biarrotte et Joëlle Gerber



UN URBANISME EXCLUANT

« Si on met les lunettes du genre, on se rend compte que c'est une architecture d'hommes, blancs, aisés, hétérosexuels, qui ont une vision de démiurge sur la ville, donc qui la conçoivent pour eux. C'est une architecture qui n'est pas égalitaire. » Yves Raibaud¹⁴

¹⁴Yves RAIBAUD, propos recueillis par les INROCKS, octobre 2015

Cities for life

Je me suis rendue en Novembre à Paris au Sommet Mondial de la ville pour tous : la ville inclusive, résiliente et innovante. Anne Hidalgo et la Tribune sont à l'initiative de ce moment fort de débats, de conférences et d'échanges. L'enjeu est clair : la ville ne doit pas être accessible seulement à des privilégié.e.s. Sociologues, architectes, porteur.euse.s d'initiatives, start-ups, maires et partenaires du monde entier ont participé à ces deux journées très enrichissantes.

Saskia Sassen et Carlos Moreno ont ouvert la discussion en expliquant que la mégalopole appartient aux plus riches. La ville reflète la puissance économique créant des tensions sociales qui se reflète directement sur le territoire. Les personnes pauvres vivent en périphérie de la ville majoritairement dans des cités, ghettos, favelas, ect. La gentrification transforme le profil économique et social d'un quartier au profit exclusif d'une couche sociale supérieure.

Penser le projet dans la perspective du genre

J'ai ensuite assisté à la conférence sur la question du genre, animée par Hélène Bidard, adjointe à la Maire de Paris, chargée des questions relatives à l'égalité femmes/hommes, la lutte contre les discriminations et les Droits Humains, Cécile de Maisonneuve, présidente de La Fabrique de la Cité, Chris Blache, co-fondatrice et coordinatrice de Genre et Ville, Carlos Moreno, scientifique et spécialiste de la *Human Smart City*.

Ce moment a mis en avant une ville inégalitaire excluant les *minorités* : les femmes, les personnes âgées, les personnes atteintes d'un handicap. La ville ne prend pas en considération tous les profils sociaux qui vivent en son sein. C'est pourquoi il est important que les pouvoirs politiques prennent en considération cette question dans les décisions d'aménagement. Pour ce faire, Chris Blache défend l'idée qu'il faut sensibiliser les pouvoirs politiques dans la perspective du genre. Elle se définit comme une sociologue, ethnographe et urbaniste. Elle agit au sein du laboratoire Genre et Ville¹⁵. Pour sensibiliser les acteurs et les actrices de la ville à ces enjeux, Genre et Ville intervient au sein des services publics et au sein des cursus universitaires comme aux instituts d'études politiques. Ces différentes interventions permettent d'éclairer tous les domaines d'activités car la question du genre traverse chaque activité. Genre et Ville engage aussi la discussion sur le terrain avec les habitant.e.s et les associations de quartiers.

¹⁵Genre et Ville est une plateforme de réflexion et d'action sur les identités et les territorialités

¹⁶Propos recueillis lors de la conférence Cities for life qui s'est déroulée le 21 et 22 Novembre à Paris

«La division sociale selon le genre s'exprime dans tous les domaines d'activités, dans tous les espaces, regardez autour de vous, quand on commence à prendre cette question en compte, on se rend compte que nous vivons dans une ville qui dévoile des représentations stéréotypées. Il faut que chaque collectivité prenne en compte la question du genre dans l'aménagement.» Chris Blache¹⁶

2.

Les inégalités d'usages dans l'espace urbain

«L'espace urbain est un espace sexué, où les différences sociales entre les sexes expriment toutes leurs dimensions.» Sylvette Denèfle

Sylvette DENÈFLE, *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Presses universitaires de Rennes, collection Géographie sociale, 2009



LES STÉRÉOTYPES DE GENRE

Les stéréotypes sont un ensemble de croyances donnant une image simplifiée des caractéristiques d'un groupe.

La représentation des genres

J'ai mené un atelier sur les représentations des genres avec les enfants à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim. Sur les dessins des enfants, on comprend que le modèle des garçons et des filles est commun à tous et toutes. Un garçon brun aux cheveux courts. Il porte généralement un short et un tee shirt dans des couleurs froides : le bleu, le vert. La fille est, quant à elle, blonde avec de longs cheveux.

Elle porte une robe, dans des couleurs chaudes, comme le rose et le rouge. Souvent, les enfants ont dessiné des garçons avec des muscles. Quand je leur demandais pourquoi, les enfants me répondaient : «*Parce qu'un garçon c'est fort !*» par contre les filles elles, «*sont plus fragiles, plus sensibles.*»



Dessins des enfants

En regardant ces dessins, on comprend bien que l'archétype de la fille et du garçon est ancré dans l'inconscient des enfants dès leur plus jeune âge. Pourtant, les enfants qui ont dessiné ces personnages ne ressemblent en rien à ces stéréotypes. Ils sont tous et toutes différent.e.s, grand.e.s, petit.e.s, d'origines diverses.



Photographies prises lors de l'atelier

Un habitus

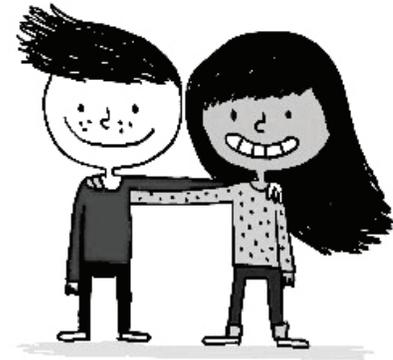
Ces images mentales renforcent l'image stéréotypée des garçons forts et des filles fragiles et douces. Pierre Bourdieu¹, sociologue, développe une analyse des rapports sociaux entre les sexes. Il cherche à expliquer les causes de la permanence de la domination des hommes sur les femmes dans la société. Il explique qu'il existe des oppositions symboliques qui permettent aux individus d'appréhender le social. Il prend les exemples des oppositions masculin/féminin, intelligence/émotion, esprit/corps, force/souplesse. Ces concepts paraissent naturels : le masculin représente la force et l'intelligence tandis que le féminin représente la souplesse, l'émotion. Cette différenciation binaire des individus façonne l'inconscient et se reflète directement dans la perception de l'espace urbain. Elle tend à renforcer les rôles sociaux et les espaces déterminés : les femmes dans l'espace privé, les hommes dans l'espace du dehors.

De plus, la domination masculine s'entend par un *habitus*² donnant aux femmes et aux hommes un rôle prédéterminé. Cet *habitus* forme les conduites ordinaires. Il inscrit la personne dans un groupe donné, creusant l'écart entre les catégories sociales et entre les sexes. Pierre Bourdieu prend l'exemple de la gestuelle. Une femme ayant la même gestuelle qu'un homme, par exemple, se balancer sur une chaise, sera qualifiée de *peu féminine* ou *vulgaire*, pourtant les gestes sont identiques et ne reflètent en aucun cas une pratique masculine. Il explique également que l'habillement féminin sert d'appui à la pression sociale, la jupe permet un éventail moins important de mouvements que le pantalon. Catégoriser les activités rend les femmes prisonnières de l'image qui leur est imposée, mais les hommes également car jugés d'*efféminés* quand ils pratiquent une activité dite féminine.

¹Pierre BOURDIEU,
La domination masculine, 1998

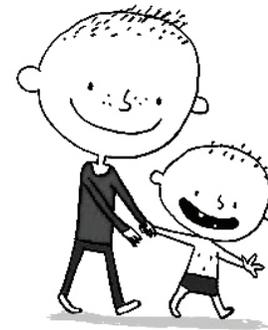
²La notion d'*habitus* a été
popularisée par le sociologue
Pierre Bourdieu

HÉ, PSST! TOI, L'ENFANT!
TU ES PEUT-ÊTRE UN
GARÇON, OU PEUT-ÊTRE UNE
FILLE. PEU IMPORTE, TU PEUX
QUAND MÊME ...



Illustrations d'Elise GRAVEL,
Tu peux, livre téléchargeable
gratuitement sur le site de
l'auteure.

PRENDRE
SOIN
DES AUTRE



TE
SALIR





La ville peut être représentée par de nombreuses manières, de façon symbolique mais aussi en terme d'espaces ou d'objets.

Les noms de rues

Les noms de rue sont fonctionnels mais ils sont tout autant symboliques. On en croise à chaque coin de rue, ils permettent à tous et toutes de se repérer. Ils mettent souvent en avant une personnalité qui a marqué l'histoire. 94 % des plaques de rue sont à l'effigie d'une personnalité masculine³. Cette absence de femmes dans les noms de rue met de côté directement la représentation des femmes dans l'espace public.

³Yves RAIBAUD, *La ville faite par et pour les hommes*, 2015

De plus, les noms de rue des hommes sont attribués aux grandes places, aux avenues, aux boulevards alors que les noms de rue de femmes sont attribués aux impasses. Partant de ces constats, quelques municipalités en faveur de l'égalité ont lancé un effort de rééquilibrage pour donner davantage de visibilité aux femmes dans la ville mais parfois de manière très craintive. A Rennes, en 2013, deux étudiantes en design graphique aux Beaux Arts ont recouvert les plaques de rue historiques aux noms des personnalités féminines locales ou oubliées.

Protographie du projet des deux étudiantes



Les murs de la ville sont présents depuis des générations. Ils nous ont vu grandir, des bonbons après l'école jusqu'à la maison. Ils ont connu différents usages, une réhabilitation, une peau neuve, des agrandissements. Devenus espaces de travail, puis espaces de vie. Ils ont vu différents habitant.e.s venir puis partir. Ils sont même devenus amis avec les plus anciens. Ils sont cultivés, polyglottes, abritant des cultures différentes. En somme des vies multiples, remplies de joie, de peine, de galère. Ils ont vu la richesse et la pauvreté. Des gens dormir au chaud et des gens délaissés. Parfois ils ont pleuré, pleuré la mort soudaine et tragique d'un.e des habitant.e.s du quartier. Ils ont vu des bagarres, des disputes, des révoltes. Pourtant les murs de la ville sont statiques, faits de pierre, de briques, de bois. Spectateurs de nos vies, ils ont vu la société changer.

Le mur c'est la séparation entre l'espace public et l'espace privé et le lien entre les deux espaces c'est la fenêtre. On regarde à la fenêtre pour voir la ville, le paysage. La femme du tableau *Morning Sun* de Hopper regarde par la fenêtre l'espace urbain, construit de murs en briques rouges. Elle est pensive, seule. Comme un semblant de vie qu'elle ne peut pas toucher. Les murs ont connu d'autres femmes dans ce cas là. Des femmes qui rêvaient d'un autre monde, un monde où elles seraient légitimes dans la ville. Les murs ont écouté leur peine. Ils ne comprennent d'ailleurs pas pourquoi tant de femmes ont été assignées à l'intérieur de ces murs. Les murs du dehors ont vu les hommes s'approprier la ville : l'ère de l'industrialisation, l'ère des cafés, l'ère de la flânerie.

Les murs se sont vus attribués des noms. Mais pas des noms de murs, des noms de rue. Des noms à l'effigie des grands hommes de l'histoire : Louis Pasteur, Victor Hugo, Charles de Gaulle, Jean Jaurès et Voltaire. Les murs sont donc masculins, pourtant les murs de la ville abritent autant de femmes que d'hommes. Ces noms sont symboliques, comme une domination perceptible de la ville. Puis les murs sont souvent stigmatisés, servant d'appui aux jeunes garçons des quartiers. Ils sont le signe d'une contestation, graffitis, comme une nouvelle peau pour cicatriser les erreurs du passé. Ils vibrent aux contestations, aux revendications, ils entendent la rue se révoltait, contre l'Etat, contre la violence, contre la domination. Ils se sont d'ailleurs surpris à voir des femmes se révolter et se libérer des dogmes qu'on leur avait imposé. Les manifestations sont passées, et la ville demeure un lieu inégalitaire entre les hommes et les femmes.

⁴Étude réalisée par Philippe FRÉMAUX, pour le site inegalites.fr

Les toilettes publiques

Les toilettes publiques sont un véritable frein à la liberté des femmes dans l'espace public. C'est seulement en 1980 que les femmes pourront bénéficier de toilettes publiques, autrefois exclusivement réservés aux hommes. Dans les bâtiments publics, le nombre de m² réservés aux toilettes des hommes et des femmes est toujours identique, cependant dans l'espace public, le nombre de toilettes pour les femmes est deux fois inférieur à celui des hommes⁴. Pourtant, les femmes mettent plus de temps que les hommes dans un toilette et pour cause, elles doivent se déshabiller, et pour certaines d'entre elles, changer leur protection hygiénique.

Ainsi les femmes doivent se retenir ou demander à un café quand les toilettes publics sont absents. Les hommes, pressés, peuvent uriner debout, de manière informelle. Une sorte d'appropriation de l'espace extérieur qui leur permet de continuer leurs déplacements ou leurs occupations dans la ville. Les femmes, elles, sont freinées, et parfois elles préfèrent rentrer chez elles. Il faudrait donc prendre en considération dans les aménagements urbains, cet aspect plus qu'important, puisque c'est une nécessité qui touche toutes les femmes et toutes les tranches d'âge.

J'ai rencontré, lors de mon terrain de recherche à HautePierre, une petite fille de 9 ans qui adore être dehors et jouer avec ses copain.e.s. Quand je lui ai demandé si elle se sentait bien dans son quartier, elle m'a immédiatement répondu «oui mais il y a quelque chose que je ne comprend pas, pourquoi les filles n'ont pas de toilettes ? Quand je joue avec mes copains, ils peuvent faire pipi où ils veulent, moi je dois rentrer chez moi pour être tranquille, le problème c'est que j'habite loin, donc je mets longtemps pour revenir jouer.»

Genève
Campagne
de
désour-
gement
!

Illustration anonyme réalisée
lors du séminaire du laboratoire
Urbanité Engagée, le jeudi 9
Février au Lycée Le Corbusier,
à Illkirch Graffenstaden

⁵Yves RAIBAUD, *La ville durable
creuse les inégalités*, CNRS
le journal, 2015

L'éclairage

«La promesse d'une ville durable tranquille, meilleure pour la santé, récréative, favorisant le vivre-ensemble nécessite que chacun fasse un effort pour s'y adapter. Mais, dans les faits, les nouvelles pratiques qui en découlent ressemblent comme deux gouttes d'eau à des pratiques d'hommes jeunes, libres d'obligations familiales et en bonne santé.» Yves Raibaud

Le géographe Yves Raibaud a rédigé un article⁵ qui met en avant le fait que les politiques publiques mettent à l'honneur des villes plus écologiques, plus vertes et plus pratiques. Cependant, cette ville creuse, selon lui, encore plus les inégalités entre les individus. Il prend l'exemple des éclairages urbains. Quand on sait que les femmes ressentent un sentiment d'insécurité dans la ville, sentiment amplifié la nuit, les éclairages urbains s'estompent petit à petit pour faire des économies d'énergies. Mais améliorer l'éclairage public ne signifie pas l'augmentation de l'intensité des points lumineux mais, au contraire, comprendre et agir de manière efficace sur l'éclairage dans certaines zones.

J'ai rencontré deux jeunes filles habitant le quartier de HautePierre à Strasbourg (13 et 14 ans). Elles m'ont indiqué que l'absence d'éclairage dans leur quartier favorise le sentiment d'insécurité. L'une d'elles m'a d'ailleurs dit qu'elle prolongeait son parcours pour ne pas passer dans des rues sombres, le soir.

«C'est embêtant parce je passe par le centre de la maille, alors que ma maison est juste à côté de l'arrêt de tram, je fais donc un détour.»



LE SENTIMENT D'INSÉCURITÉ

Peu importe le milieu social et/ou géographique, l'insécurité frappe toutes les villes et tous les quartiers.

⁴Marylène LIEBER, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008

C'est un véritable fléau qui empêche les femmes de parcourir la ville de manière paisible. Les chercheuses Stéphanie Coudon et Marylène Lieber ont compté les peurs féminines⁶: 45 % des femmes craignent de sortir seule la nuit, 54 % de passer par certains quartiers, 55 % d'aller dans un endroit peu fréquenté. Dans la société où les femmes sont associées à l'intérieur et les hommes à l'extérieur, la présence des femmes dans la rue transgresse les rapports sociaux de genre. Selon Marylène Lieber, les remarques, insultes, sollicitations sont autant de rappels à l'ordre montrant leur non légitimité à user de la ville.

Le harcèlement

Le harcèlement conditionne les femmes dans leurs déplacements et dans l'impossibilité de s'emparer pleinement de l'espace urbain. *Femmes de la rue* est un documentaire de Sofie Peeters de 17 minutes qui mélange des interviews de femmes harcelées mais aussi des interviews des harceleurs en question.

«J'ai changé ma façon de m'habiller, ma façon de marcher dans la rue»⁷ Une femme de 22 ans

⁷Propos recueillis dans le documentaire de PEETERS Sophie, *Femmes de la rue*, 2012

Le documentaire montre comment les femmes usent de stratégies pour contourner certaines rues ou certains quartiers pour éviter les remarques dégradantes. Les harceleurs interrogés ne se rendent pas compte de la gravité de leurs actes. D'ailleurs, un homme nous dit que c'est parce que la sexualité est tabou dans certaines familles qu'ils ne savent pas comment se comporter ou agir avec les femmes. Les publicités qui montrent des femmes nues en toutes circonstances (pour une marque de dentifrice par exemple) renforcent, selon lui, la façon dont certains hommes traitent les femmes dans la rue.

«Mets des écouteurs, comme les autres filles, écoute une chanson, et laisse nous parler.» Un homme de 40 ans

La visibilité de ce phénomène

100% des femmes ont déjà été harcelées dans les transports publics selon l'étude menée par le Haut Conseil à l'Égalité⁸ entre les femmes et les hommes, publié le 16 avril 2015. Le phénomène de harcèlement sexiste et des violences sexuelles dans l'espace public affectent le droit à la sécurité et limitent l'occupation de l'espace public par les femmes et leurs déplacements.

Paye ta shnek est un Tumblr qui recueille les témoignages de harcèlement sexiste dans l'espace public. Cette plateforme permet de rendre visible le harcèlement que les femmes subissent au quotidien.

« Hey ! Sois polie ! Tu pourrais répondre quand je te dis bonsoir, sale pute ! »

Montpellier - place de la Comédie

⁸Le HCE est une instance consultative française, créée le 3 janvier 2013 et placée auprès du Premier ministre. Il a été inscrit dans la loi égalité et citoyenneté du 27 janvier 2017.

Harmonie a 22 ans, habite au Neudorf à Strasbourg.
«Moi je ne fais que passer dans la ville, je ne stagne que rarement, si je vais dehors, c'est pour aller dans un café, je retourne finalement dans un espace semi-public.» Elle me dit que ce sentiment est présent dans tous les quartiers, et toutes les villes. «C'est une catastrophe, je suis encore plus mal à l'aise la nuit, si je ne suis pas accompagnée, j'évite carrément de sortir.» La cause de cette peur est, selon elle, une culture qui incite les filles à être toujours sur leurs gardes car il subsiste un harcèlement quotidien, des regards insistants jusqu'à la demande du numéro de téléphone. «Je me suis faite harceler, une fois, où c'était vraiment flippant, un gars s'est fait passé pour un voisin, et m'a suivi jusqu'à chez moi, heureusement il ne m'est rien arrivé de grave, mais depuis je redoute d'autant plus les hommes dans la rue, je suis devenue craintive.»

Karimène a 17 ans, elle habite à HautePierre, à la maille Catherine à Strasbourg. «Être une fille dans un quartier est encore plus difficile.» Elle me raconte qu'elle n'investit pas l'espace urbain et me dit d'une voix raisonnée «c'est comme ça». Elle ne sort pas le soir, car «il y a une véritable culture dans le quartier qui dit aux filles de ne pas sortir et surtout le soir car c'est mal vu.» Elle voit beaucoup de filles se faire «embêter, les garçons les taquent, ils aimeraient avoir plus.» Elle m'avoue qu'elle ne se sent pas bien quand elle passe devant des groupes de jeunes garçons. «J'essaye de les éviter, je passe par un autre chemin.» Elle ajoute qu'elle aimerait pouvoir se déplacer tranquillement, «sans avoir à penser à tout ça».

Laura a 25 ans, elle habite la Krutenau. Pour elle, le harcèlement c'est «quotidien». La première fois qu'elle s'est faite harceler, c'était pendant le lycée. Elle se rappelle qu'une fois, des hommes dans une voiture ont klaxonné, en se rapprochant, les remarques sexistes, les sifflements, les tu veux monter? «En fait, c'est devenu banal, j'ai appris à marcher plus vite, j'ai des stratégies pour ne pas que l'on me remarque, regarder mes pieds, être au téléphone, c'est une routine. J'ai pas l'impression d'avoir ma place dans la ville, une place respectée.»

Dénoncer le harcèlement

La bande dessinée *Crocodiles* de Thomas Mathieu illustre des témoignages de femmes liés aux problématiques du harcèlement de rue, machisme et sexisme ordinaire. Dans ses planches, les décors et les personnages féminins sont traités en noir et blanc de manière réaliste tandis que les hommes sont représentés sous la forme de crocodiles verts. Cette forme de restitution permet de laisser les témoignages parler d'eux-mêmes.

«Métaphore un peu clichée du dragueur/prédateur, on peut aussi y voir une illustration du privilège masculin. Car dans le *Projet Crocodiles*, même les types sympas sont montrés en crocodiles, tout comme ils jouissent de certains privilèges, sans même s'en rendre compte.» Thomas Mathieu



Extrait de la bande dessinée
Crocodiles, recueillis sur
le site de l'auteur : [http://
projetcrocodiles.tumblr.com/](http://projetcrocodiles.tumblr.com/).



DES FEMMES, DES HOMMES, DES PRATIQUES URBAINES DIFFÉRENTES

J'ai été amené à être présente de façon très régulière dans le quartier de Hautepierre à Strasbourg afin de comprendre les différences des pratiques urbaines entre les hommes et des femmes.

La précarité des femmes

Selon l'étude de la précarité faite dans la région de l'Alsace⁹, les femmes à Hautepierre sont les personnes en situation de pauvreté et sont, le plus souvent, isolées. Elles sont le plus touchées par la précarité. Certaines femmes ne sont pas diplômées, sont au chômage ou sans activités. Elles sont en grande majorité à charge des enfants et de leur foyer. Les femmes (entre 30 et 50 ans) que j'ai rencontré à Hautepierre sortent peu : elles vont faire les courses au centre commercial et accompagnent leur(s) enfant(s) à l'école.

Certaines mères fréquentent les aires de jeux pour enfants. C'est un moment où elles se retrouvent, assises sur un banc, si ce dernier n'est pas occupé. Pour autant, la majeure partie de leur temps, elles le passent chez elles. Et de ce fait, elles ne participent pas à la vie urbaine, ce qui renforce le phénomène de désocialisation.

La désertion du quartier par les jeunes filles

Les jeunes filles de Hautepierre que j'ai pu rencontrer n'ont pas la possibilité de sortir dans leur quartier. Elles ne se retrouvent pas dans les aménagements proposés. Elles m'ont décrit le quartier comme une *cité dortoir* , venant seulement pour y manger et dormir. Quand il s'agit de rencontrer leurs amies, elles vont chez l'une ou chez l'autre ou se rendent dans le centre-ville. En discutant avec ces jeunes filles, je comprends que le regard des autres est un frein à leur émancipation dans l'usage de leur quartier.

« On se retrouve chez nous, c'est plus tranquille, on n'a pas à subir le regard ou le jugement de quiconque. » Faiza, 21 ans

« Etre une fille à Hautepierre, c'est pas facile, les gens parlent trop, et après on déforme complètement ce que tu as fait, par exemple, une fois je suis allée rejoindre une copine, c'est remonté aux oreilles de mon frère et on a carrément dit que je trainais avec des gars. » Une jeune fille de 18 ans

« Je préfère rester chez moi le week end pour étudier, finalement je fréquente très peu le quartier, je dors à Hautepierre mais ma journée se passe à l'université. » Noémie, 23 ans

« Parfois quand je sors, je préfère aller dans le centre-ville, je m'y sens mieux. » Amza, 20 ans

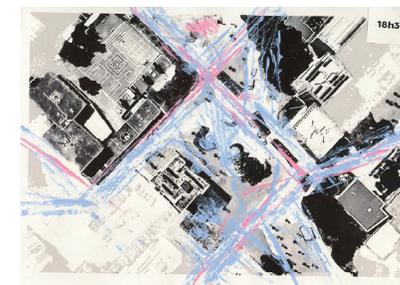
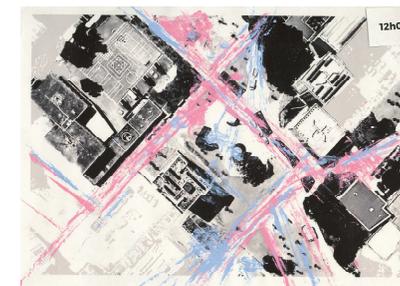
⁹Une étude de la préfecture de la région Alsace, *Territorialisation de la pauvreté et de la précarité en Alsace*, Décembre 2006

Une journée de contemplation

J'ai décidé d'observer une place, la place Byron à Hautepierre, située dans la maille Jacqueline afin de retranscrire visuellement les déambulations des femmes et celles des hommes. L'observation s'est déroulée selon un protocole fixe : je me suis installée au même endroit, pendant 30 minutes, à des heures différentes de la même journée.

Ces différentes cartographies nous font comprendre que les femmes et les hommes n'usent pas de la place de la même façon. Les femmes ont une pratique circulatoire, elles s'arrêtent très peu. Leur rôle domestique ne leur permet pas de s'arrêter pour flâner tout au long de la journée. Cependant, elles sont très présentes devant les écoles. Elles attendent leur(s) enfant(s). C'est un moment d'échanges entre les mamans du quartier. Une fois les enfants sortis de l'école, certaines femmes rentrent chez elles, d'autres les accompagnent dans les aires de jeux, un moment où elles peuvent profiter de l'espace extérieur.

Les hommes, eux, restent beaucoup plus longtemps sur la place. Différents groupes de jeunes hommes sont assis devant les immeubles, ils jouent au football. Ils sont encore plus présents le soir alors que les femmes en sont totalement absentes.





LES LOISIRS, MARQUEUR DES DISPARITÉS D'USAGES

*«Les femmes et le sport ne font pas bon ménage.»
Pierre de Coubertin*

Les femmes rejetées des pratiques sportives

Le sport féminin est un long combat à travers les époques. C'est le statut de la place de la femme et de son image dans la société qui a longtemps exclu cette dernière de la pratique sportive. En effet, la pratique sportive est intimement liée à l'utilisation et l'exploitation du corps. Les représentations normatives du corps des femmes ont privé ces dernières de la pratique sportive car leurs rôles sociaux les condamnaient à procréer, s'occuper de leurs enfants et de leur foyer. C'est en 1882 que la loi inscrit officiellement la pratique sportive comme un enjeu pour attribuer des rôles distincts aux femmes et aux hommes dans la société.

«L'école primaire peut et doit faire aux exercices du corps une part suffisante pour préparer et prédisposer (...) les garçons aux futurs travaux de l'ouvrier et du soldat, les jeunes filles aux soins du ménage et aux ouvrages des femmes.» Loi de 1882 sur l'Éducation Physique dans les écoles primaires

¹⁰Patrick BOCCARD, *Les femmes ne sont pas faites pour courir*, 2015

En 1900, la pratique sportive féminine se développe en fonction des attributs de genres. La gymnastique est permise aux femmes car elle rend leurs corps gracieux. C'est le corps médical et les institutions qui tenaient le cadre de la pratique du sport.

«La femme n'est pas faite pour lutter mais pour procréer.» Docteur Maurice Boigey¹⁰

Les hommes pratiquent des sports de compétition tandis que les femmes pratiquent des sports de représentation. Ils pratiquent des sports qui montrent leur force tandis que les femmes montrent leur grâce. Aujourd'hui, la pratique du sport évolue mais toujours à deux vitesses. Pourtant le sport participe à la lente et nécessaire reconnaissance des droits des femmes dans l'espace public.

«Le sport féminin est l'expression du droit à l'égalité et à la liberté de toutes les femmes de disposer de leur corps et de s'inscrire dans l'espace public, indépendamment de la nationalité, de l'âge, du handicap, de l'orientation sexuelle, de la religion». Résolution du Parlement européen Femmes et sport adoptée le 5 juin 2003.



Une démonstration de gymnastique féminine en 1900

Un abandon du sport par les filles

Édith Maruejols et Yves Raibaud¹¹ affirment que les filles décrochent des activités sportives et culturelles proposées par les municipalités à partir de la sixième. Cet abandon est lié à la puberté. En effet, le corps des filles change et leur rapport à ce dernier aussi. Les stéréotypes ont la vie dure et disent aux filles de ne pas trop faire de sport sous peine de ne pas se former. Les garçons profitent quant à eux pleinement des offres de loisirs urbains : skateparks, city stades et toutes autres activités liées à la culture urbaine.

« Les filles disparaissent du secteur des loisirs à partir de 12 ans. » Dominique Poggi¹²

Ainsi, les croyances sexuées aboutissent à des inégalités dans les pratiques sportives et culturelles, mais aussi, elles contribuent à renforcer ces stéréotypes en conditionnant filles et garçons dans leurs identités respectives. Il est très difficile pour une fille ou un garçon de choisir un sport réservé à l'autre genre. Les normes sociales s'exercent avec force à cet âge : une fille qui fait du football ou de la boxe sera un *garçon manqué* et un garçon pratiquant la danse ou la gymnastique sera identifié comme *efféminé*. Ces normes sociales contribuent à produire et à reproduire les inégalités entre les filles et les garçons dans la pratique du sport. Ces normes se répandent encore par la famille, l'école et les médias.

¹¹Édith MARUEJOULS et Yves RAIBAUD, *Mixité, parité genre dans les équipements et espaces publics destinés aux loisirs des jeunes*, Conseil régional d'Aquitaine, 2012

¹²Dominique POGGI, Pour qu'activités de loisirs riment avec égalité, 2015

¹³Édith MARUEJOULS, *La mixité à l'épreuve des loisirs des jeunes dans trois communes de Gironde*

Des équipements mixtes, mais majoritairement fréquentés par les garçons

Dominique Poggi, sociologue, a fait une recherche¹² qui met en avant le sport comme le lieu par excellence des stéréotypes liés au corps. Les activités de loisirs des enfants et des adolescents sont en apparence mixtes mais en regardant de plus près, l'auteure se rend compte que la grande part est non mixte et c'est surtout vrai pour les sports de compétition.

Édith Maruéjols propose son état de recherche sur la mixité des loisirs des jeunes¹³. Grâce à une étude quantitative, elle recense les pratiques par genre dans tous les champs des loisirs pour les jeunes. Dans son échantillon, les garçons représentent 70 % des effectifs. Pour la chercheuse, les pratiques des clubs de sport non mixtes renforcent la présence des garçons dans les équipements sportifs publics et la hiérarchisation des sexes.

« La place de la femme et des jeunes filles dans les loisirs de la ville est révélatrice du degré d'émancipation des femmes dans notre société moderne. » Édith Maruéjols

Les équipements urbains à Hautepierre

Les sports urbains sont en apparence conçus pour tout le monde. J'ai donc décidé d'observer les différents équipements sportifs du quartier de Hautepierre. Le constat est sans appel. Aucune fille n'utilise les équipements sportifs du quartier. Il faut aussi souligner que les équipements sont principalement des city stades ou des barres de musculation. Je suis donc allée à la rencontre des habitant.e.s pour comprendre ce phénomène.

Les jeunes filles que j'ai interrogé pratiquent du sport en club mais ne se rendent pas dans les équipements publics. Beaucoup de filles aiment le football, mais elles disent ne pas pouvoir en faire car les garçons sont toujours présents dans les city stades. Amel travaille au Ricochet, un espace pour les jeunes à Hautepierre qui visent à animer le quartier. Elle a 20 ans et pratique le futsal. Pour elle, les équipements sportifs du quartier sont conçus exclusivement pour les garçons car aucune fille ne s'y rend.

« Une fois, avec mes copines, on a voulu faire un match dans le city mais les garçons ne nous ont pas laissé la place. Depuis, on s'est résolu à ne plus y aller. » Amal

Je comprends alors que les filles n'ont pas leur place dans les espaces sportifs extérieurs car il n'y a pas de partage de ces espaces. Les garçons s'approprient d'une manière exclusive ces derniers.

Pendant cette enquête, dans la maille Karine, une après-midi, je vois un camion garé en plein milieu de la maille. C'est à l'initiative de la Maison de l'Enfance du quartier. Des animateurs encadrent ce moment. *« On vient pour animer la sortie des écoles, pour permettre aux enfants de faire une activité, on n'a pas beaucoup de moyen, un ballon de foot et des jeux de société, mais c'est déjà ça. »*

Une vingtaine de garçons font du football sur la place, tandis que les filles présentes sont à l'intérieur du camion. Je décide donc d'aller à leur rencontre.

- *On est bien dedans, on peut parler, puis on joue aux cartes.*
- *Et le football, ça vous tente pas ?*
- *Pas trop non, c'est les garçons qui jouent au foot.*

Une fois la discussion installée, je comprends que ces filles aimeraient faire du sport à l'extérieur mais qu'on ne leur permet pas de s'épanouir dans ces pratiques. Je discute avec un animateur pour savoir son ressenti.

« J'anime tous les après-midi ces interventions, c'est vrai que les filles préfèrent être dedans, dans le camion. Le problème je pense que c'est la mixité, les filles et les garçons ne se mélangent pas, pour que les filles fassent du sport, il faudrait en parler, il faudrait changer les mentalités. C'est un gros travail d'encadrement qu'il faudrait mettre en place. Je pense aussi qu'il faudrait trouver des alternatives dans les équipements sportifs qui sont pour l'instant que pour les garçons ». Un animateur



**« Il y a très peu de femmes qui font du sport, c'est surtout les plus petites, qui ont entre 6 et 12 ans. Après c'est différent, les filles elles n'osent plus se montrer, elles préfèrent en faire dans les clubs ».
Une jeune fille de 18 ans**

J'ai alors décidé d'aller à la rencontre de femmes pour savoir leur rapport au sport. Les femmes que j'ai interrogé ne font pas de sport, souvent elles rigolent même de cette question.

**« On ne fait pas de sport, nous les femmes, mais tu sais, avoir des enfants c'est déjà un sacré sport! »
Une femme de 40 ans**



Après plusieurs journées d'enquête autour du sport, on m'indique qu'il existe une salle de sport Basic Fit, une salle exclusivement réservée aux femmes où il faut payer un abonnement mensuel. *« C'est là que les femmes du quartier vont, elles payent, mais au moins, elles sont plus libres. »* C'est à ce moment précis que je comprends qu'il y a un véritable frein, celui de la visibilité des femmes autour du sport.

Une injustice évidente

Dans les études du géographe Yves Raibaud, la très faible présence des filles dans le sport est une preuve d'une grande injustice, traitée comme *«allant de soi»*, de *«l'ordre de l'évidence»*. Les entretiens qu'il a mené avec les animateur.trice.s et les élu.e.s des politiques jeunesse montrent comment ce phénomène est constamment banalisé.

«Les filles sont plus mûres, elles savent mieux s'occuper, elles préfèrent rester chez elles.»

«Ce qui est important, c'est de s'occuper des jeunes les plus difficiles, en échec scolaire, avant qu'ils ne tournent mal.»¹⁴

¹⁴Yves RAIBAUD, *Une ville faite pour les garçons*, article du CNRS, 2014

Dans la pratique libre du sport, les pouvoirs publics maintiennent l'illusion que ces équipements sont destinés à tout le monde. Mais, dans la réalité quotidienne, ce sont les garçons qui investissent ces espaces. J'ai d'ailleurs assisté à une réunion concernant un nouvel équipement sportif à HautePierre, rue Apollinaire, avec les élu.e.s et la chargée de mission du quartier. 4 projets d'aménagement ont été proposés. Un city stade, un équipement de parkour, un street workout et un aménagement qui réunit workout et une araignée pour les enfants. Ces équipements proposés sont déjà présents à HautePierre (sauf le parkour) et profitent exclusivement aux garçons. Quand j'aborde le fait que les filles et les femmes n'investiront pas ces équipements, la réponse est immédiate *«ces équipements sont mixtes, toutes les filles peuvent les pratiquer par contre on ne peut pas les forcer à en faire.»*

Un budget conséquent lié au sport

Le projet de Loi de Finances 2016 a annoncé une augmentation de 17 % des fonds alloués au Ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, à 1,059 milliard d'euros, auxquels s'ajoutent les 264 millions d'euros du Centre National pour le Développement du sport, soit un total de 1,324 milliard. Ce budget conséquent ne prend pas en compte les inégalités d'accès aux équipements sportifs et délaisse complètement les filles et les femmes dans l'approche du sport urbain. Pourtant, ce budget est financé en partie par les impôts que chacun.e doit bien évidemment payer.

Trouver des alternatives dans l'aménagement

Les équipements sportifs urbains profitent exclusivement aux garçons, pourtant ils devraient inclure tout le monde. Alors que le budget pour le sport est conséquent, il serait envisageable de trouver des alternatives pour que les équipements deviennent accessibles à tous et toutes.

Ces équipements devraient être réfléchis avec les femmes pour qu'ils deviennent plus adaptés à leurs besoins. De plus, il faudrait allouer un budget pour permettre à des animateur.trice.s de faire un travail de fond pour changer les mentalités établies. Proposer des tournois féminins, tester des nouveaux usages, initier les filles et garçons vers une approche



LA VILLE, REFLET DE LA SOCIÉTÉ

La ville est un lieu privilégié : c'est le principal espace de rencontre après celui de la famille.

La ville, un lieu commun

C'est un lieu commun, que chacun.e investit en fonction de ses aspirations. La ville est une véritable micro société qui concentre en son sein, la plupart des maux de ses habitant.e.s.

« La ville est un miroir concret des normes de genres et elle est aussi, à travers les choix politiques, l'un des outils de la régulation sociale. Comme expression de la différenciation des sexes, la ville donne à voir les normes qui régissent les comportements collectifs en la matière dans ce qu'elles ont de légal, d'implicite, de caché, d'interdit, de valorisé. » Sylvette Denèfle¹⁵

« Rien n'est plus culturel que le sexe » rappelle le géographe Yves Raibaud dans *Le genre et le sexe comme objets géographiques*¹⁶. C'est l'élément principal de la construction identitaire de l'individu dans la famille, la société, la communauté. Pourtant, la société évolue, et nous devons refléter ces changements sur le territoire.

¹⁵Sylvette DENÈFLE, *Femmes et villes*, Presses universitaires François-Rabelais, 2013

¹⁶Yves RAIBAUD, *Le genre et le sexe comme objets géographiques*, archives ouvertes du CNRS, 2007

¹⁷Judith BUTLER, *Défaire le genre*, 2006

Changer notre regard sur la ville

Les travaux de la sociologue américaine Judith Butler¹⁷ montrent que les rapports femmes/hommes produisent des espaces sociaux chargés d'une hétéronormativité. Les espaces publics sont donc observés de manière binaire, c'est-à-dire en fonction de leurs degrés de masculinité/féminité qui sont intimement liés aux représentations imaginaires partagées par les membres de la société.

Cependant, la frontière devient de plus en plus floue entre les genres car nous nous apercevons que les normes sociales établies ne correspondent pas à nos véritables identités puisque nous nous sommes tous et toutes différent.e.s. Alors considérer la ville dans toute la diversité des habitant.e.s est nécessaire pour permettre à chacun.e l'appropriation d'un espace commun.

¹⁸Guy Di MÉO, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, 2011

« Je pense que l'espace social urbain est normatif, qu'il constitue le creuset actif d'attitudes sociales, d'idéologies, de formes originales de modes de vie, de pouvoirs. »
Guy Di Méo¹⁸

**VERS UNE VILLE
INÉGALITAIRE**

PLACE AUX FEMMES

SOMMAIRE

1. La vision de la ville selon les enfants

	5
<i>Les projections des enfants de l'espace urbain</i>	8
<i>Les rôles sociaux déjà ancrés dans la socialisation</i>	14
<i>La mixité dans la cour de récréation</i>	18
<i>Modifier la cour de récréation pour modifier l'espace public</i>	22
<i>Co-construire à l'échelle</i>	26

2. Vers la ville inclusive

	41
<i>La notion de la ville inclusive</i>	42
<i>L'exemple de Copenhague, un aménagement du monde</i>	46
<i>Les revendications des femmes dans l'espace public</i>	52
<i>Les marches exploratoires</i>	58
<i>La géographie sociale</i>	60
<i>La place du designer, des outils pour s'approprier la ville</i>	62

3. Vers un partage paritaire des espaces urbains

	73
<i>Différentes pistes pour un urbanisme collaboratif</i>	74
<i>Aller à la rencontre des femmes</i>	80
<i>Les associations de femmes du quartier</i>	90
<i>La notion de justice spatiale</i>	92
<i>Faire du thé, faire la ville</i>	98
<i>Une diversité des méthodes dans la participation</i>	106

1.

La vision de la ville selon les enfants

«L'enfant est le grand oublié de la conception urbaine. On lui demande de s'acclimater à une ville conçue par les adultes.» Pascale Legué

Pascale LEGUÉ, *L'enfant, l'oublié de la ville*, des petites leçons de ville, CAUE Paris, mars 2016



LA MAISON DU JEUNE CITOYEN

La Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim est un partenaire de recherche, un terrain des possibles et des utopies, tel un nouveau microcosme pour expérimenter les questionnements du laboratoire Urbanité Engagée.

Pour répondre à nos questionnements, nous avons mené cinq ateliers avec les enfants, chaque mois. Les enfants que nous avons rencontré ont entre 7 ans et 11 ans et sont scolarisés à différentes écoles primaires de la ville de Schiltigheim. Ces ateliers ont permis de mettre en forme la façon dont les enfants voient leur ville, leur quartier. Agir avec les enfants a un grand intérêt car le regard que porte l'enfant sur la ville nous permet de la penser différemment.

Pour pousser au plus loin notre démarche, nous avons appelé nos interventions **Rêve ta ville**. Ces dernières nous permettent de tester et d'expérimenter nos différentes recherches. Dans le cadre de mon projet, les ateliers menés mettent en lumière la vision des enfants sur la question relative au genre et à la ville.



L'espace urbain est-il un lieu des possibles ? Un lieu des interdits ?

Réagir

Afin de comprendre la vision des enfants dans l'espace public, j'ai mené un atelier qui se nomme *Réagir*. Sous la forme d'une agora, les enfants se sont retrouvés autour d'une table pour tirer au sort des cartes qui représentent des actions, des lieux, des temporalités. Chacun.e leur tour, ils.elles ont tiré au sort une carte de chaque couleur. *Marcher, sur une place, la nuit, seul.e* ou bien *jouer, dans un parc, le week end, à plusieurs*. C'est à l'aide de deux panneaux que les enfants ont pu exprimer, devant leurs camarades, si la situation est possible ou non, s'ils veulent qu'elle le soit ou pas. Cet objet facilement manipulable permet de visualiser de manière simple la situation.

Faciliter les échanges

L'atelier permet de faciliter les débats entre les enfants afin de comprendre les projections de chacun.e dans l'espace urbain. Globalement les enfants trouvent que la ville n'est pas assez ludique.

« On ne peut pas faire grand chose, ce qui serait bien, c'est d'avoir des immenses jeux gonflables. »

Un enfant de 10 ans

Pour leur âge, il n'y a pas grand chose à faire mis à part les parcs et les jeux qui sont faits pour les «petits». Ils ont globalement exprimé que les actions proposées par les cartes sont souvent interdites. «*Faire de la musique*» ou «*dessiner sur un mur géant*» par exemple.

L'influence du genre

Certaines de ces actions ont été amplifiées par rapport au genre. L'action *marcher seul.e* le soir a fait un grand débat. Les garçons, majoritairement, ont répondu «*je peux*», certains «*je veux*» et d'autres «*je ne veux pas*». Les filles, elles, ont toutes répondu «*je ne peux pas*» et «*je ne veux pas*».

« Moi j'ai pas peur la nuit, c'est les filles qui ont peur. »
Zinédine 10 ans

Suite à quoi, les filles et les garçons ont pu s'exprimer sur le fondement de ces craintes.

« Mes parents ne veulent pas que je rentre seule le soir après l'école parce que c'est dangereux. »
Callie 10 ans

« Une fille c'est plus fragile. » Murrat 9 ans

Deux sexes deux espaces

Ces réponses m'ont permis de comprendre que les notions de genre et d'espaces publics étaient intimement liés autant pour les enfants que par les adultes. On comprend que les enfants projettent directement des espaces légitimes aux garçons : l'espace du dehors alors que l'espace des filles reste assimilé à l'espace privé, c'est-à-dire chez elle. La ville est un lieu de passage pour les filles, entre l'école et leur habitat.

Marlène Lieber dit d'ailleurs qu'il subsiste dans la ville une véritable «*peur sexuée*»¹. En effet, même si les consignes de protection sont transversales à la distinction de sexe, la vulnérabilité supposée des filles s'exprime de plus en plus fortement dans les propos des parents.

« On fait peu à peu le constat d'un relatif consensus autour de l'idée d'une différence irréductible entre les filles et les garçons, en particulier, la peur des violences sexuelles envers les filles et plus particulièrement au moment de leurs transformations physiques. » Marlène Lieber

On apprend aux filles à comment réagir dans l'espace urbain pour ne pas attirer l'attention. Ces enseignements renvoient à une expérience des espaces publics structurés par la dimension de genre en accordant à l'espace du dehors un lieu dangereux pour les filles.



¹Marylène LIEBER, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008

Je veux

Je peux pas

Je p





LES RÔLES SOCIAUX DÉJÀ ANCRÉS DANS LA SOCIALISATION

«Faire pipi dans la ville ? C'est les chiens qui font ça pour marquer leur territoire, mais il y a aussi des garçons qui le font .» Callie 10 ans

Les filles en cuisine, les garçons au sport

Le deuxième atelier, nommé *Incarner*, permet d'approfondir la vision des enfants de la ville au prisme du genre. Les enfants ont tiré chacun.e leur tour des actions afin de les assigner soit à un garçon ou à une fille.

«Et si les deux peuvent le faire, on crée un espace au milieu?» C'est avec des craies que les enfants ont tracé une ligne afin de placer une action dite plutôt faite par les filles mais qui peut se faire aussi par les deux genres. Par exemple jouer aux princesses : «On le met sur la ligne parce que c'est quand même un jeu de filles mais c'est pas que pour les filles parce que mon cousin, qui a 4 ans, joue à la reine des neiges.» Murrat 10 ans

La restitution a montré que les usages dans la vie urbaine sont différents selon le genre. Les garçons font du sport, conduisent, et peuvent même grimper aux arbres alors que les filles font les courses, s'occupent de leur maison, jouent à être une princesse.

Le débat pour comprendre l'autre

Une fois toutes les actions placées sur le format, les enfants ont pu débattre de leur réalisation finale.

«Je suis d'accord, on voit que des garçons faire du skate dans la ville, c'est dommage.» Alinoah 10 ans

Cet échange est important pour les enfants car il permet d'approfondir leurs idées sur les usages de l'espace urbain. Après le débat, les enfants se sont rendus compte que les actions peuvent être pratiquement réalisées par tous et toutes mais que la ville ne reflète pas ces pratiques là.

La prise de parole fille/garçon

Je me suis rendue compte pendant cet atelier que certains paramètres favorisent l'écoute et d'autres le débat. Le fait de séquencer l'atelier en deux temps, en premier, le faire et ensuite la restitution devant le groupe améliore l'écoute des un.e.s et des autres.

Le débat sans temps préparatoire sert la spontanéité. Les interventions se succèdent, s'enchaînent et se superposent, et certains enfants prennent le dessus. Cela fabrique des inégalités, principalement filles/garçons, où les garçons sont plus entreprenants et se lèvent pour prendre la parole. Les filles alors se taisent, restant assises et discrètes même si elles sont plus nombreuses.



LA MIXITÉ DANS LA COUR DE RÉCRÉATION

L'école est non seulement un lieu avec toute sa singularité mais aussi un espace symbolique, avec son cadre normatif définissant les règles d'une vie collective.

L'école, une expérience du monde

Après ces deux ateliers avec les enfants, je me suis demandée d'où venait cette projection différenciée sur les usages par rapport au genre. Questionner l'école est donc devenu évident. C'est dans l'école que les enfants expérimentent toute leur spatialité.

«L'école ne peut pas être indifférente à l'expérience singulière du monde.» Michel Lussault²

Elle est le lieu de la construction d'une citoyenneté partagée, de dialogue et de médiation, porteuse d'une culture commune. Les enfants habitent l'école, ils.elles s'approprient les différents espaces et c'est d'autant plus marquant dans la cour de récréation. C'est un espace particulier car le rôle de l'adulte se limite souvent à une intervention en cas de danger. Les enfants sont donc plus libres. Cet espace constitue comme l'exprime Patrick Rayou «un observatoire privilégié»³. C'est un véritable laboratoire social qui rend visible les relations sociales.

²Michel LUSSAUT, Propos recueillis dans l'article N°179 *Habiter l'école*, Réseau Canopé, Délégation Éducation et société

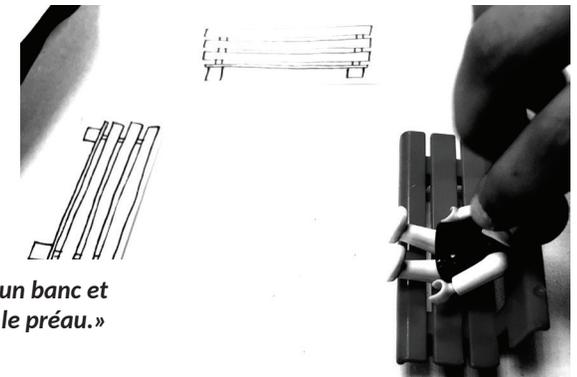
³Patrick RAYOU, *La cour de récréation, Pour une anthropologie de l'enfance*, Presses universitaires de Rennes, 2001

Les filles et les garçons, deux pratiques différentes

J'ai voulu comprendre comment les enfants jouent et interagissent entre eux dans la cour de récréation. Les enfants ont chacun.e pris à leur tour un personnage selon son genre. Cet objet permet d'incarner sa propre identité à travers une échelle réduite. Ils.elles ont ensuite pu placer les différents éléments d'une cour de récréation actuelle : le préau, le terrain de football, la marelle, le toboggan, les bancs, les arbres. Avec leur personnage, ils.elles ont pu jouer leur propre rôle dans cet espace.

«Les garçons ils font du foot et les filles elles parlent sur les bancs.» Melek, 8 ans

«Je joue avec mes copains au foot, on lance l'engagement!» Zinédine, 10 ans



« Je prends mon goûter sur un banc et je rejoins mes copines sous le préau.» Alinoah, 10 ans

Cette matérialisation des jeux dans la cour de récréation a permis de comprendre que les filles et les garçons ne s'approprient pas l'espace de la même manière. Les garçons sont au centre, les filles gravitent tout autour. Les garçons jouent principalement au football. Les filles, elles, jouent à des jeux moins perceptibles, elles discutent ou font du toboggan. Les jeux de ballons sont avant tout révélateurs de l'occupation de l'espace. Quand les garçons jouent, ils prennent entièrement possession de la cour de récréation maquettée. Les filles, assises sur les bancs, prennent moins d'espace.

«L'espace de la cour, où la motricité et l'agressivité sont reines (la culture-foot) est dominé par les garçons et fondé sur l'opposition traditionnelle entre l'homme nomade et la femme sédentaire.»
Claude Zaidman⁴

⁴Claude ZAIDMAN, *La mixité à l'école primaire*, Revue française de pédagogie, 1997

Une mixité difficile

Quand je demande aux enfants pourquoi les filles et les garçons ne jouent pas ensemble, les enfants me répondent que c'est parce qu'ils n'ont pas les mêmes envies. En fait, les filles et les garçons projettent inconsciemment des jeux à l'autre sexe. Le sport pour les garçons et la discussion pour les filles. Par exemple, les garçons ne pensent pas que les filles pourraient aussi jouer au foot.

«Les filles elles préfèrent parler, ou jouer à des jeux bizarres, moi j'aime trop le foot!» Murrat, 10 ans

«Les filles, elles savent pas jouer au foot de toute façon et puis je préfère jouer avec mes copains, on fait du sport, surtout du foot!» Zinéline, 10 ans

Les enfants m'ont aussi exprimé le fait qu'il n'y est pas assez d'espaces pour jouer.

«Dans ma cour de récréation, il n'y a pas grand chose, deux trois arbres, une araignée et c'est tout.»
Inès 9 ans

«On est souvent au toboggan, et parfois on s'imagine des jeux où on est des aventurières, mais on ne sait pas comment le faire dans la cour.» Asma, 9 ans

Puisque les garçons prennent la grande partie de l'espace de la cour de récréation, les filles sont donc inconsciemment résignées à ne pas occuper trop d'espace.

«Les garçons jouent tout le temps au football et ils ne veulent pas qu'on joue avec eux.» Callie 10 ans

Lieu des inégalités

La cour de récréation semble être le lieu où les stéréotypes prennent forme et confèrent aux enfants, une fois devenus adultes, leur rôle dans l'espace public. Cet atelier a permis de révéler les différences significatives entre les espaces utilisés par les garçons et ceux par les filles. Les garçons s'approprient le centre de la cour de récréation, les espaces sportifs et les filles les espaces moins définis, ceux autour des espaces sportifs.



MODIFIER LA COUR DE RÉCRÉATION POUR MODIFIER L'ESPACE PUBLIC

La cour de récréation doit être un lieu commun à tous et toutes, un espace qui révèle le vivre-ensemble.

Des scénarios pour des nouveaux usages

Après les constats d'inégalités spatiales entre les filles et les garçons, les enfants ont enlevé tous les éléments présents de la cour de récréation pour la repenser totalement. Ils ont tiré au sort une pancarte permettant de définir un nouvel usage. *Faire un débat tous et toutes ensemble* ou bien *faire du sport tous et toutes ensemble*. Il fallait définir des nouveaux espaces afin que tous les enfants, filles et garçons, puissent enfin jouer ensemble et non plus séparément.

**«Faire un débat ensemble? Ça serait trop bien!»
Melek, 8 ans**

Construire ensemble

C'est à l'aide de papiers, d'élastiques et de différents éléments en bois qu'ils ont pu construire ces nouveaux espaces. Pour ce faire, ils ont dû réfléchir à comment mettre en place de tels espaces.

Pour faire un débat ensemble, les enfants ont d'abord maqueté directement ce qu'ils s'imaginaient. Finalement, ils se sont rendus compte qu'il y avait des manquements. *«On a qu'à mettre plus de bancs!»*
«Non, avec les bancs on ne peut pas tous se regarder et s'écouter.»

Les enfants ont donc construit un espace circulaire avec des assises de différentes hauteurs. *«Là, on pourrait grimper et s'asseoir et au milieu il y aurait la personne qui dit la question!»* Ils ont réfléchi ensuite aux intempéries. *«On a qu'à mettre les assises sous le préau quand il pleut.»*

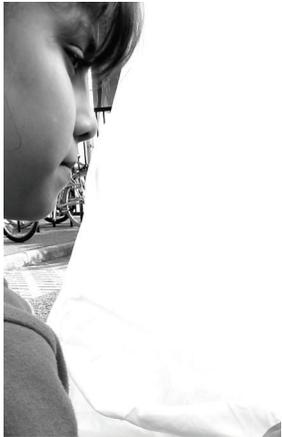
«Alors on a qu'à faire un immense tipi qui nous abriterait tous!» Adam 11 ans

À la fin de la conception, les enfants ont joué avec leur personnage dans la nouvelle cour de récréation. *«Là je rentre dans le labyrinthe géant et je cherche les enfants.»*

Bouleverser les habitudes

La cour de récréation ne permet pas aux enfants de pratiquer des nouveaux usages car les espaces sont déjà inscrits, déterminés. C'est pourquoi, réfléchir avec les enfants à des nouvelles façons de jouer tous et toutes ensemble est important. Construire ensemble un nouveau jeu permet à chacun.e d'y trouver sa place. Cela implique une réflexion commune entre les garçons et les filles. À la restitution, les personnages des filles et des garçons étaient ensemble spatialement, alors qu'au premier temps, les filles et les garçons étaient complètement dissociés. Ils ont pu imaginer ce qu'ils voulaient car ils n'étaient pas contraints par des normes pré établies.





CO-CONSTRUIRE À L'ÉCHELLE 1

La construction à l'échelle 1 permet aux enfants de se projeter de façon concrète dans l'espace.

Le tipi, une forme induite par les enfants

C'est entre la Maison du Jeune Citoyen et la cour de récréation de l'école de Schiltigheim que le tipi s'est installé. Les enfants avaient, dans l'atelier précédent, repensé la cour de récréation. La forme qui était apparue le plus fréquemment était celle du tipi. Un objet identifiable par tous et toutes qui permettaient aux filles et aux garçons de jouer enfin ensemble.

Le tipi permet aux enfants d'aller dans un univers chimérique. Un univers où ils.elles peuvent rêver, où ils.elles se projettent dans des nouveaux rôles. Cette forme permet aux enfants de discuter, de se cacher, de jouer et même d'inventer des nouveaux jeux ensemble, loin des jeux stéréotypés que propose la cour de récréation actuelle.



Questionner les usages

Le tipi a donc été réalisé à échelle 1. Les enfants présents se sont tout de suite étonnés de le voir «*en grand*». Premier temps de l'atelier, sur une plaque transparente, les enfants ont dessiné à quoi pourrait ressembler le tipi.

«*On pourrait mettre des plantes accrochées sur des fils sur une des faces du tipi, ça serait trop bien.*»

«*On pourrait aussi faire des assises à l'intérieur tout autour, pour qu'on puisse se reposer.*»

«*Et une grande couverture pour le recouvrir quand on veut se cacher!*»

Cet outil facilite la conception car les enfants pouvaient s'aider de la perspective de la vitre. Cet outil permet à chacun.e de dessiner plus concrètement car ils ont la projection directe de leurs modifications sur la vitre. Une fois les usages du tipi dessinés, place au test. Des draps, des coussins, des craies, de la corde, les enfants ont pu se projeter de manière concrète. Certain.e.s ont cloué les draps pour couvrir le tipi, d'autres ont tendu les cordes pour accrocher les futures plantes. Ils ont ensuite décidé de faire un règlement. Ils ont aussi cherché différents jeux qu'ils pourraient faire chaque jour. «*Prendre soin des plantes, jouer au facteur, dessiner sur une des faces du tipi, lire des secrets.*»





Vers une égalité des espaces

La phase de conception sur la plaque transparente a permis à chaque enfant de donner ses idées. Ils ont d'ailleurs trouvé ensemble un moyen de participer à l'égalité à la conception.

« Je propose qu'à tour de rôle on dessine quelque chose, par exemple, je dessine la base du tipi, puis toi les cordes, puis toi la marelle. » Ceylan 10 ans

Enfin, cette méthode a très bien fonctionné car tout le monde avait sa place, ils.elles pouvaient y ajouter leur propre identité. La deuxième phase de construction a permis aux enfants d'apprendre à construire en agissant directement sur un objet concret, réel. Ce moment valorise chaque enfant dans la création d'un objet collectif. Il donne la possibilité à tous les enfants de s'approprier de manière personnelle et collective le tipi.

Permettre aux enfants de concevoir et de construire un nouveau jeu enlève véritablement les clivages entre les filles et les garçons car l'objet appartient à tous et toutes.

« Ça serait bien qu'on ait un tipi par classe et que chacun.e à tour de rôle, on prenne soin du tipi. » Aliya 9 ans



¹Keny ARKANA, citation de sa musique *La rue nous appartient*

«Car la rue nous appartient et parce que nos vies nous appartiennent.»¹

Le dimanche, Sarah a pour habitude de se rendre à deux pas de chez elle, sur un espace entièrement conçu par les habitant.e.s du quartier. Elle habite un quartier qui était décrit comme populaire, stigmatisé, où régnait la désorganisation et l'exclusion sociale. Aujourd'hui, le quartier a bien évolué. Il est d'ailleurs devenu un modèle social, économique et innovant pour la France entière. Les quartiers de banlieue se sont inspirés de ces initiatives, enlevant l'image pessimiste des médias sur ces anciennes zones d'urbanisation prioritaires, où les habitant.e.s étaient catégorisé.e.s, exclu.e.s du centre-ville riche et inaccessible.

Sarah adore flâner dans cet espace, un espace totalement libre, ouvert, où tout le monde trouve sa place. L'espace est serein, harmonieux, doté d'objets de couleurs diverses et variées. On y trouve des assises complètement modulables, réalisées sur des rails qui permettent à tous et toutes de créer sans cesse de nouveaux espaces. L'assise se transforme selon la météo et l'heure de la journée. C'est un lieu totalement flexible qui permet d'occuper l'espace à tout moment. La nuit des lampes solaires éclairent le lieu pour le rendre plus chaleureux. Des draps étanches, fluides, et sculpturaux peuvent être liés les uns aux autres afin de récolter l'eau de pluie et permettent de s'abriter quand la pluie commence à arriver. Cet espace est inclusif : il permet à tous les habitant.e.s du quartier de s'y retrouver, de venir passer un moment en dehors de chez soi. Sarah y retrouve souvent ses amies. Elles s'y sentent bien parce qu'elles y sont légitimes. Légitimes car elles ont co-construit l'espace de leurs propres mains, mais surtout co-conçues l'aménagement de l'espace en amont avec tous les habitant.e.s.

C'est ensemble qu'elles débattent des sujets d'actualité en investissant le mur d'expression. C'est un mur connecté à une application citoyenne qui permet chaque jour de donner son avis sur un sujet particulier. On peut s'en servir à distance via son téléphone mais aussi directement sur l'interface. Toutes les personnes ont accès à cette application et même les plus réticent.e.s au lancement de l'outil. Elle fait le lien entre les habitant.e.s du quartier et les politiques de la ville. Chaque décision sur la vie du quartier est votée en rassemblant les pour et les contre. L'avantage de cet outil, c'est qu'il est totalement paritaire, les hommes et les femmes sont au même pied d'égalité et cela permet de créer des projets égaux, humains. Le mur renforce aussi les idées, ouvre le champ des possibles mais il renforce surtout la cohésion sociale.

Sarah ramasse un bouquet de basilic frais pour le repas du midi à côté de la sculpture d'un habitant. Cette odeur particulière lui rappelle des souvenirs de son enfance. Assise sur un module, elle se remémore l'espace urbain d'autrefois. Il a bien changé. Elle passait la plupart de son temps libre chez elle car la ville ne lui offrait pas encore d'espaces semblables. En fait, la rue ne lui appartenait pas, elle appartenait à d'autres. Elle pouvait la traverser mais elle ne pouvait pas s'en emparer. Les femmes n'avaient aucun impact sur la fabrique de la ville, c'était comme ça, on ne posait même pas de question. L'espace public, c'était le moyen de circuler et puis c'est tout. Elle le comprenait bien en voyant les gars du quartier traîner et profiter des espaces qui leur étaient réservés. Alors adolescente, Sarah s'est créée un monde imaginaire pour s'y sentir libre. Un monde où elle pouvait être créative, où la ville devenait colorée et joyeuse, où elle s'y sentait en sécurité.

Son téléphone sonne. *«C'est Denis, c'est toujours ok pour le déjeuner ? Je serais là dans 20 minutes.»* Après avoir raccroché, Sarah quitte cet espace et se met en route pour rejoindre son meilleur ami. Elle traverse les bâtiments et arrive sur une place. Cette place, elle la connaît bien, c'est un de ses projets. Un travail collaboratif, paritaire, qui a rassemblé des classes de CM1 du quartier auxquelles elle enseigne. Les espaces de la place ont été imaginés par les enfants avec l'aide de Sarah, d'un autre enseignant et de deux designers. Les enfants ont dessiné des plans, construit des maquettes mais ils ont surtout inventé des nouvelles façons de jouer ensemble. Filles, garçons, les espaces sont devenus égaux. En traversant la place, un vent de liberté anime Sarah.

Arrivée au rendez-vous, elle grimpe retrouver Denis dans l'une des passerelles du quartier qui permettent d'agrandir l'espace public, jadis uniquement conçu au sol. Denis, elle l'a connu quand elle était adolescente. Un matin, les parents de Sarah l'ont entraîné dans un événement à l'intérieur de la maille. Elle ne voulait pas y aller, elle préférait dormir. La place était ensoleillée, une trentaine de personnes était présente. Autour d'une structure conçue par les femmes du quartier, l'espace permettait d'amorcer le dialogue sur des nouvelles façons d'appréhender l'égalité dans la ville. Sarah était surprise que ses parents prennent part à ces discussions. Rapidement, elle a fait connaissance avec Denis, qui était aussi venu avec ses parents. Les deux adolescents écoutaient d'une oreille les débats. Intrigués par ces démarches, les deux adolescents se sont rapidement mis à participer à cet événement. Il y avait des outils qui permettaient de réfléchir à une conception nouvelle de la ville.

C'était génial, les rêves, qu'elle s'imaginait, prenaient alors forme. Elle retourna chaque mois avec ses parents à cet évènement car elle y avait toute sa place. Elle maquettait des espaces pour retrouver ses copines en bas de leur immeuble dans une cabane où elle pourrait écouter de la musique.

«Tiens, passes moi le basilic, j'ai pris des tomates ce matin dans le jardin partagé de mon quartier!»
Après avoir déjeuné, Sarah demande à Denis s'il veut participer à un festival cet après-midi sur l'art urbain. La fille de Sarah participe à cet évènement et elle ne veut en aucun cas le rater. Le programme : concert de rap et création d'une fresque urbaine directement peinte sur un des bâtiments de la maille Jacqueline. Sarah et Denis aident les habitant.e.s à monter la scène mobile et attendent Leslie, la fille de Sarah, qui va rapper.

En rentrant chez elle, Sarah pense à cette belle journée. Bien sûr, il y a encore plein de choses à faire, à imaginer, à construire mais la ville possède dorénavant un urbanisme collaboratif, un urbanisme citoyen, démocratique mais surtout égal entre les femmes et les hommes.²

²Utopies de projet, Décembre 2016

2.

Vers la ville inclusive

«L'inclusion consiste à faire en sorte que tous les enfants et adultes aient les moyens de participer en tant que membres valorisés, respectés et contribuant à leur communauté et à la société.»

Brigitte BOUQUET, *L'inclusion : approche socio-sémantique*,
Vie sociale, 2015



LA NOTION DE LA VILLE INCLUSIVE

Les aménagements urbains dans nos villes actuelles sont lisses voir complètement aseptisés.

L'aménagement normatif

Les aménagements urbains dans nos villes actuelles sont régis par des normes. Il convient, pour expliquer ce phénomène, de comprendre un ensemble de phénomènes et de processus tels que les préoccupations hygiénistes de la modernité, les dispositifs sécuritaires et les obligations de mise en accessibilité systématiques des espaces.

De plus, l'aménagement urbain est consumériste. Les villes se ressemblent en abritant les mêmes enseignes et les mêmes mobiliers urbains. Cet aménagement exclut les groupes sociaux qui vivent hors de lui¹. L'exemple le plus visible est celui du banc anti SDF que l'on voit émerger de façon virale dans les communes. Ce mobilier a pour vocation de rendre inconfortable l'occupation prolongée d'un espace pour générer des espaces dissuasifs dans les zones commerçantes ou à fortes circulations. On assiste alors à une planification de la ségrégation rendant les équipements urbains inconfortables pour tous et toutes.

¹Manuel DELGADO, L'espace public comme idéologie, 2016



Exemple d'éléments anti-SDF à Paris

Pourtant, dans les villes de la Renaissance italienne, comme Urbino, les citoyen.e.s se rassemblent sur des places, se reposent sur des bancs de pierre, montent des escaliers s'ils sont en bonne santé ou des rues en pente douce s'ils sont fatigués ou âgés. Cet exemple doit appuyer le fait d'accueillir chaque individu plutôt que de l'exclure afin que les habitant.e.s puissent profiter et s'impliquer dans leurs espaces de vie.

La notion d'inclusion

Le terme d'inclusion est apparu récemment en France, en ajoutant une notion supplémentaire au terme d'intégration, qui renvoie plutôt à une politique qui vise particulièrement les immigrés plutôt qu'à l'ensemble de la société. L'inclusion repose sur l'accès égal des citoyen.ne.s à profiter de toutes les aménités de la ville. Cette notion met en avant la participation active de chaque citoyen.ne à la vie urbaine.

L'enjeu principal de l'inclusion est celui d'une reconnaissance de la singularité des un.e.s et des autres en considérant que chaque citoyen.ne à toute sa place dans la ville. De plus, cette notion mise sur la capacité à vivre ensemble, à faire le lien avec l'ensemble des parties prenantes des projets urbains, considérant les apports multiples des individus comme de véritables potentialités.

Les quartiers favorisent l'inclusion

«L'idéologie fonctionnaliste est responsable, en partie seulement, de la déshumanisation des villes et des bâtiments; à vouloir tout transformer en machine, ce sont aussi les humains que l'on robotise, rendus interchangeables et insensibles à leur environnement.» Thierry Paquot²

²Thierry PAQUOT, *L'urbanisme c'est notre affaire!* Nantes, 2010

La ville se compose en plusieurs unités, physiquement ou fonctionnellement reconnaissables et contenant l'essentiel des relations de proximité de ses habitant.e.s. Ces unités forment des quartiers. Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, pense que les quartiers favorisent davantage la solidarité.

«Il nous faut miser sur une cité ouverte, favorisant les interactions. On peut toujours fractionner un grand ensemble, mais plus que des percées, ce sont des cheminements qu'il faut créer.» Thierry Paquot³

³Thierry PAQUOT, *La crise de la ville peut être positive*, entretien recueilli par l'Humanité

En effet, les relations de proximité tendent à s'effacer au profit de liens de sociabilité tissés au sein d'espaces plus vastes. Faire participer les habitant.e.s dans les projets urbains de leur quartier est primordial puisque c'est eux.elles qui vivent leur territoire au quotidien. Le quartier permet d'aborder des échelles moins importantes qui permettent d'agir plus concrètement sur le terrain. De plus, les habitant.e.s d'un quartier sont plus familier.e.s avec ce dernier et de ce fait, ils se sentent concernés directement dans la planification.



SÉMINAIRE

- Pour vous, c'est quoi la ville inclusive ?

- Lucile Biarrotte⁴ : *c'est difficile de ne pas rentrer dans le cliché actuel des villes écologiques : on fait tous du vélo, on prend le tramway, on est dans l'espace public 24h sur 24h librement surtout quand on voit les événements des dernières années, des grosses batailles comme nuit debout, une réappropriation de l'espace public contre l'approche sécuritaire lié à l'état d'urgence.*

C'était aussi la visibilité des personnes migrantes, qui vivent dans l'espace public, enfin qui survivent, mais qu'on ne cesse d'intimider et de chasser, donc il y a ces enjeux là dans les dernières luttes sociales et dans cette question des migrant.e.s qui est primordial je pense dans la ville inclusive.

Finalement, la ville inclusive c'est permettre à chaque individu d'accéder librement à l'espace urbain c'est-à-dire que tout le monde puisse participer à la définition de la ville et puisse en profiter par la suite de manière équitable, quelque soit sa particularité et surtout

⁴Lucile Biarrotte est doctorante au Lab'Urba à l'université de Paris Est, invitée à participer au séminaire du laboratoire Urbanité Engagée, pour son expertise sur les questions relatives au genre et à l'espace urbain.



L'EXEMPLE DE COPENHAGUE, UN AMENAGEMENT DU MONDE

Superkilen est un nouvel espace urbain inclusif, aménagé à Copenhague au Danemark.

Le contexte

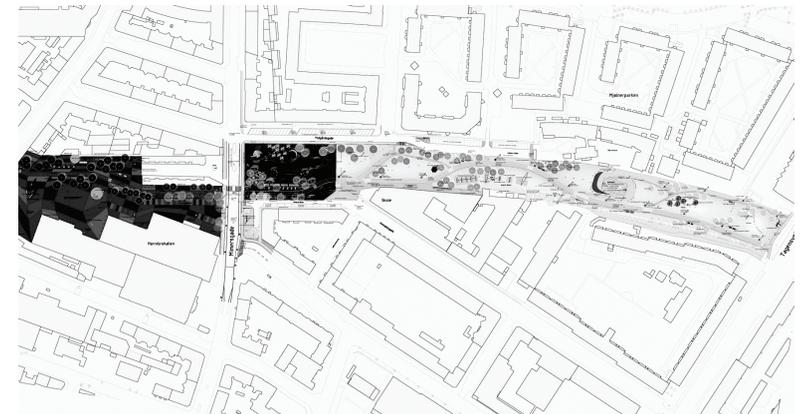
Le projet est situé dans le quartier cosmopolite de Nørrebro, situé au nord-ouest du centre-ville. Ancien quartier ouvrier, Nørrebro accueille aujourd'hui une importante communauté d'immigrés. C'est le fruit d'une collaboration étroite entre les architectes du cabinet BIG (Bjarke Ingels Group), les artistes de Superflex, les architectes paysagistes de Topotek 1 et la municipalité. Le projet est un aménagement urbain de 1 kilomètre de long, propice aux activités et à la déambulation permettant à tous et à toutes de s'y retrouver.

Trois zones pour différents usages

L'aménagement urbain est composé de trois espaces de trois couleurs différentes. Le premier espace, appelé le carré rouge, est une place ouverte recouverte de caoutchouc de couleurs vives comme le rouge, le rose ou encore l'orange. Elle est principalement consacrée aux activités sportives.

Elle se compose également d'aires de jeux pour enfants, accueille le marché et elle est propice aux rassemblements. Le deuxième espace, le marché noir, modelé avec des lignes blanches ondulées, est un espace qui contient des installations propices à la rencontre et à la détente. Enfin, le parc vert, une zone tout en longueur complètement végétalisée. Cet espace est modelé par différents reliefs qui forment des *collines*. Il est consacré aux activités de plein air et abritent des tables de picnic et des barbecues.

Les trois zones ont été conçues pour des usages mixtes. En effet, les espaces ne sont pas figés permettant aux habitant.e.s de s'approprier les espaces.



Plan masse de l'aménagement



La part du sensible : les objets

Cet aménagement urbain se présente comme une gigantesque exposition d'éléments urbains composée d'une collection d'objets provenant de plus de soixante pays d'origine des habitant.e.s du quartier. Les équipements de cet aménagement vont des installations d'exercices de Muscle Beach à Los Angeles, de plaques d'égouts en provenance d'Israël, d'une fontaine marocaine, jusqu'aux luminaires du Qatar et de la Russie. Chaque objet a une petite plaque en acier inoxydable insérée dans le sol, portant une description de l'objet en danois et dans la langue du pays d'origine. Cette collection surréaliste reflète le véritable mélange culturelle des résident.e.s.

Un aménagement inclusif

Les habitant.e.s ont participé à cette collection d'objets. Ils ont pu importer les objets de leur pays d'origine grâce à l'équipe du projet. L'utilisation de la couleur ainsi que la participation des usager.e.s favorisent l'interaction sociale. C'est un des premiers exemples de collaboration entre artistes, designers, habitant.e.s et les pouvoirs politiques de la ville. Tous les acteurs et actrices du territoire ont travaillé ensemble pour créer cet espace public attrayant, qui est à la fois inscrit culturellement et sensiblement aux besoins locaux.

Superkilen est en somme un projet pensé avec une approche ouverte et inventive, inscrit dans une dynamique de revitalisation du quartier. Il démontre la valeur inclusive, permettant à toutes les personnes de s'y retrouver. En effet, le projet est intergénérationnel et mixte. Le projet est connecté aux réalités d'un contexte multiculturel : la condition de beaucoup de villes européennes.





Pour faire valoir leurs droits, les femmes prennent possession de l'espace public.

La visibilité des femmes dans l'espace urbain

⁵Propos recueillis lors d'un entretien réalisé par Christophe Deroubaix pour l'Humanité

« Devenir visible peut changer le caractère de l'impuissance. » Saskia Sassen⁵

J'ai interrogé Lucile Biarrotte⁶ sur ce qu'elle pensait de la citation de la sociologue.

- Je crois que c'est un des gros enjeux du courant féministe et de la recherche féministe de rendre visible les femmes. Michelle Perrault, une grande historienne, a beaucoup travaillé sur ce sujet pour prouver qu'elles ont toujours participé à l'histoire, à la société. Justement, c'est pas parce qu'on a invisibiliser les femmes qu'elles n'ont jamais existé, au contraire. Les femmes représentent 52 % de la population mondiale quand même, donc elles sont majoritaires et pourtant traitées comme minoritaires. C'est un véritable enjeu de rendre visible les femmes en faisant des recherches, de communiquer, de faire des actions. C'est pas parce qu'elles ont été reléguées à l'espace privé qu'elles ne sont pas là.

⁶Lucile Biarrotte est doctorante au Lab'urba à l'université de Paris Est, invitée lors du séminaire du laboratoire Urbanité Engagée, pour son expertise sur les questions relatives au genre et à l'espace urbain

Donc oui, je suis totalement d'accord avec cette citation. Rendre visible ce que l'on a toujours voulu cacher, c'est-à-dire cacher les femmes dans l'espace privé et donc les priver directement de la citoyenneté, est un vrai enjeu. Rendre visible signifie que l'on connaît mieux, que l'on connaît de manière moins biaisé, de manière plus complète et de ce fait, on peut mieux agir, mieux prendre en compte cette question dans l'aménagement comme dans tous les domaines.

Le street art féminin

Tatyana Fazlalizadeh est une artiste qui a décidé de rendre visible le harcèlement de rue que les femmes subissent au quotidien. *Stop telling women to smile* est une série de portraits de femmes, collés sur les façades des immeubles dans Brooklyn en 2012. Ces portraits sont destinés à faire réfléchir sur les comportements des hommes mais également à soutenir les victimes. Ces portraits de grande envergure ont un réel impact visuel par le choix chromatique. Les phrases inscrites proviennent des dires de chaque femme qu'elle a rencontré.

**« Les femmes ne sortent pas pour te divertir »
« Les hommes, la rue ne vous appartient pas »**

C'est une réelle collaboration entre l'artiste et les femmes interrogées qui permet de créer des oeuvres donnant une visibilité à ces dernières dans la ville en investissant spatialement les façades. De plus, ces oeuvres montrent un problème de société qui touche les femmes et qui doit absolument changer.



HARASSING WOMEN DOES NOT PROVE YOUR MASCULINITY

Les manifestations

Les manifestations permettent aux femmes d'investir la ville. Grâce à diverses associations féministes, les femmes peuvent descendre dans la rue. Sur la forme spatiale, les manifestations ont un grand intérêt. En effet, les femmes peuvent prendre possession de la ville car leur corps prend place dans l'espace urbain.

En Argentine, une femme meurt toutes les 36 heures sous les coups de son compagnon ou d'un de ses proches. Cette violence envers les femmes porte un nom : le féminicide. Les femmes de la ville de Rosario ont décidé de se révolter depuis quelques années pour arrêter les massacres. De plus en plus de femmes rejoignent ce mouvement pour revendiquer leurs droits en descendant directement dans la rue. Le nombre conséquent de manifestant.e.s a permis de devenir un réel instrument d'incidence politique sur le gouvernement Argentin. *L'Agenda Femmes pour la ville, sans peurs ni violence*, est un manifeste qui permet de rendre compte des propositions des femmes pour vivre des villes plus sûres.





Les marches exploratoires améliorent concrètement la vie urbaine se basant sur l'expertise des femmes.

Un mouvement pour contrer l'insécurité

Depuis plus de vingt ans, le Canada développe les marches exploratoires comme de véritables outils de diagnostics de terrain dans le quartier d'habitation où elles sont entreprises. Aujourd'hui, de nombreuses municipalités à travers le monde ont adopté cette méthode. En France, plusieurs villes ont compris l'importance des marches exploratoires pour comprendre combien il est important de parler de l'insécurité que les femmes subissent au sein des villes. Ces actions permettent de mettre en lumière la vision des femmes sur la ville.

Une participation citoyenne

Les marches exploratoires permettent aux femmes de prendre conscience qu'elles ont un rôle et une légitimité dans la vie publique. Elles permettent, aux habitantes éloignées des formes traditionnelles de participation, de s'investir autrement.

⁷L'empowerment est un nom Québécois, il définit la participation des individus pour agir sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques auxquelles ils.elles sont confronté.e.s

Ces marches accordent une liberté de parole car les femmes sont entourées d'autres femmes qui ont des ressentis similaires. Elles mettent en lumière le sexisme et les violences urbaines faites aux femmes qui sévissent dans les villes, afin de prendre conscience que c'est un véritable frein à leur émancipation.

Un premier pas vers l'appropriation de l'espace public

Ces marches exploratoires sont inspirées du concept de l'*empowerment*⁷ qui donne aux citoyen.e.s les clés pour améliorer leurs propres conditions sociales. C'est une réponse participative qui permet aux femmes d'intervenir directement dans leurs espaces de vie et de leur territoire pour donner des solutions concrètes aux pouvoirs politiques. Elles identifient les éléments d'aménagement du territoire qui sont à l'origine d'un sentiment d'insécurité puis élaborent ensemble des propositions d'amélioration de la situation. Elles peuvent proposer, par exemple, l'ajout d'un éclairage dans une rue trop sombre. À plus long terme, ces marches permettent de développer les activités d'un quartier pour encourager une fréquentation positive du territoire et surtout des lieux qui n'étaient pas accessibles pour les femmes.

Les marches exploratoires visent à développer un sentiment d'appropriation. Elles montrent à tous et toutes la possibilité des femmes à jouir de l'espace urbain. Il s'agit bel et bien de leur droit à la ville et de la manière dont il se construit, symboliquement et physiquement, dans les politiques locales et les comportements des professionnels de l'aménagement urbain.



L'objet de la géographie sociale, c'est l'espace social. Il comprend l'ensemble des relations entre les sociétés et les espaces, relations qui s'établissent à différents niveaux.

L'habitant.e au centre de l'étude

Pour fabriquer la ville, il faut d'abord la comprendre. La géographie sociale est apparue dans les années 1980. Armand Frémont, écrit en 1984, *La Géographie sociale*. Il met l'accent sur les interactions des rapports sociaux et spatiaux. Pour lui, la région n'est pas réductible aux caractéristiques d'un point de vue seulement géographique, mais aussi de la manière dont ceux.celles qui y vivent la perçoivent. La géographie sociale accorde donc une place privilégiée aux habitant.e.s des territoires. Elle établit le vécu spatial de chaque individu, entre ses représentations et ses pratiques.

La spatialité du social

Chaque individu possède des postures et des gestuelles qui accompagnent l'interaction sociale. Ces attitudes se déroulent dans la scène publique qui conduisent à différentes formes : le regroupement, la dispersion, l'intégration ou la ségrégation.

⁸Guy Di MÉO, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, 2011

La part du sensible

La géographie sociale se résume par quatre entrées, l'imbrication des rapports spatiaux et sociaux, les positions sociales dans l'espace géographique, les pratiques quotidiennes de l'espace et l'étude des représentations mentales. L'étendue de l'espace géographique est délimitée par les groupes et les individus. Il s'inscrit dans les imaginaires des habitant.e.s, dans la sensibilité et dans l'affect mais aussi dans la raison, qui relève du jugement de notre pratique au territoire.

Le genre, une entrée universelle

Précurseur de la géographie sociale française, Guy Di Méo⁸ expérimente à travers une étude sur les espaces, les lieux, les territoires et les mobilités d'un panel de femmes habitant la ville de Bordeaux. Son étude est concluante : les femmes sont amenées à fréquenter des espaces urbains théoriquement plus diversifiés que ceux des hommes mais leurs parcours ne s'accomplissent pas dans une sérénité totale. Elles ne se déplacent pas partout : il existe des lieux de mauvaise réputation où les femmes évitent d'aller seules et des espaces où l'idée même de s'y rendre ne leur viendraient pas, lieux situés en dehors de leurs univers mentaux. Il subsiste de véritables *murs invisibles* modelant les trajets des femmes dans la ville. Ces frontières imposées et réciproquement qu'elles s'imposent, ne leur permettent pas de jouir de l'espace urbain dans sa totalité.



LA PLACE DU DESIGNER DES OÙTILS POUR S'APPROPRIER LA VILLE

Concevoir des outils, c'est donner des moyens aux femmes de s'approprier l'espace urbain.

La cartographie sensible

Cartographier les mouvements, c'est avant tout représenter la ville dans tout ce qu'elle a de sensible. L'outil cartographique est un moyen de rendre compte des lieux où les femmes se sentent en confiance ou au contraire, se sentent peu à l'aise. Les informations issues des cartes sont essentiellement qualitatifs. Cet outil garde le fondement de certains principes de la cartographie classique c'est-à-dire d'être fidèle à la pratique spatiale mais s'en émancipe par d'autres aspects : représenter les espaces selon l'affect. Les données qui serviront de base à la création de cette carte, c'est le vécu des femmes.

Cet outil permet de rendre compte de façon moins intrusive de l'outil photographique, la façon dont les femmes vivent leur territoire. Il accorde la création d'espaces imaginaires tout en ayant une lecture compréhensible à tous et toutes. Faire participer plusieurs femmes à cette création, c'est créer un outil collaboratif qui tend à donner une réelle visibilité de leurs ressentis.

Genre et Ville est une plateforme de réflexion et d'action sur les identités et les territorialités.

Même pas peur

Le laboratoire Genre et Ville⁹ a imaginé un outil appropriable par toutes les femmes. Ce dispositif est le fruit d'une collaboration avec Emmanuelle Rivier, en charge de la délégation Égalité Femmes/Hommes à la Mairie du 20^{ème} arrondissement et la Mairie de Paris. Il a été testé plusieurs fois sous la forme d'ateliers urbains où les femmes ont pu tamponner le logo *Même pas peur*. L'outil est maintenant autonome, une notice est facilement téléchargeable sur le site de Genre et Ville. Le principe : imprimer le logo, le graver à l'aide de gouges sur une plaque destinée à la linogravure, trouver un support (livre, affiche, capture d'écran) qui révèle une inégalité, la surligner et se rendre dans l'espace urbain pour encoller le support et la charte graphique *Même pas peur*. Cet outil donne la possibilité aux femmes de revendiquer les inégalités dans l'espace public en accordant l'appropriation d'éléments urbains grâce à l'affichage spontané.



Photographie de Genre et Ville sur l'atelier du 19 janvier 2014 à Paris



Les tampons Place aux femmes

J'ai voulu donner la possibilité aux femmes de s'approprier à leur tour le quartier de HautePierre à Strasbourg. Le tampon Place aux femmes est un outil entre la marche exploratoire, la carte sensible et le travail de Genre et Ville. Il permet aux femmes d'investir spatialement leur quartier en allant directement sur le territoire. Les femmes me racontent leurs perceptions, leurs vécus en déambulant librement. Une fois arrivées dans les espaces où elles ne se sentent pas légitimes, elles s'approprient ces derniers en estampillant le tampon Place aux femmes.

Cet outil offre aux femmes une façon complète de révéler les espaces de non-droit. Elles peuvent laisser une trace dans leur quartier et rendre visible à tous et toutes les habitant.e.s leurs passages dans ces espaces. C'est un moyen utile de montrer leur droit à user de leur quartier : une façon compréhensible par chacun.e de voir l'espace au prisme des inégalités de genre.



1941
AUG 15
FEMMES
1941

¹⁰Guy Di MÉO, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, 2011

***« J'entends par outils de la géographie sociale le jeu des parcours et des fréquentations de lieux (espaces de vie), des territorialisations dans la ville (espaces vécus). J'entends aussi par cette expression la manière dont les espaces urbains sont utilisés par les femmes. On sait qu'elles en font parfois usage en tant que ressources domestiques, extensions du foyer. On sait aussi qu'elles les envisagent, en d'autres circonstances, comme les cadres d'une vie plus personnelle. Dans ce dernier cas, il convient de considérer ces espaces de la ville comme la scène sur laquelle se joue, pour les femmes, une vie plus libre, plus tournée sur soi que sur un groupe référentiel d'obligations et de contraintes. »* Guy Di Méo¹⁰**

3.

Vers un partage paritaire des espaces urbains

*«Pas de ville intelligente sans mobiliser
l'intelligence de tous ses habitants»*

Saskia SASSEN, propos recueillis lors du sommet
mondial Cities for Life qui s'est tenu le 22 et 23
Novembre 2016, à Paris.



DIFFÉRENTES PISTES POUR UN URBANISME COLLABORATIF

L'urbanisme collaboratif permet l'inclusion de l'usager.e dans le processus global de transformation de la ville.

La collaboration entre tous les acteur.trice.s

En France, le Plan Local d'Urbanisme est élaboré à l'initiative et sous la responsabilité de la commune. La pratique de la participation citoyenne dans la planification urbaine dépend de la procédure législative et de la volonté publique. Généralement, les habitant.e.s sont seulement concerté.e.s. Cette concertation se met en place dans la dernière phase de la conception, quand le projet est déjà monté. Pourtant la concertation devrait obligatoirement concerner toutes les étapes car c'est le moyen de faire émerger des idées originales et créatives.

L'urbanisme collaboratif permet l'inclusion de l'usager.e dans le processus global de transformation de la ville pour permettre une conception des espaces plus adaptés aux pratiques de la vie urbaine. Dans cette méthode collaborative, il faut être capable de donner des outils adaptés aux habitant.e.s afin de récolter leurs besoins, leurs initiatives.

¹Bruit du Frigo est un collectif qui se définit entre un bureau d'étude urbain et un bureau de création d'éducation populaire se consacrant à l'étude et à l'action sur la ville et le territoire

L'atelier Approche.s est un atelier de co-urbanisme, qui se définit comme la maîtrise d'usage pour «apporter une connaissance fine des besoins, projections et imaginaires des populations. Cela permet aussi de tester de nouveaux usages dans les espaces sous-utilisés de la ville ou encore de ménager la vie urbaine pendant les travaux.» Pour l'atelier, partager la construction des projets urbains avec les habitant.e.s les rend durables au-delà du mandat politique. Cela permet d'affirmer le rôle de chacun.e dans l'aménagement de son cadre de vie.

Des projets in situ

Le collectif Bruit du Frigo¹ a conçu et construit le Cabanon Cuyés, une petite architecture temporaire implantée au coeur du quartier Cuyés. Ce dispositif d'activation et de prospective urbaine est un lieu de rendez-vous pour rencontrer et mener des ateliers avec les habitant.e.s. Durant 5 jours, les habitant.e.s de Cuyés sont venu.e.s échanger, partager leurs idées et leurs envies pour améliorer le cadre de vie de leur quartier. Ils ont pu s'initier à l'outil cartographique et à la conception d'espace.



²ETC a pour volonté de rassembler des énergies autour d'une dynamique commune de questionnement de l'espace urbain

Dans le quartier du Panier, berceau historique de Marseille, le collectif ETC² a décidé de faire réfléchir les habitant.e.s aux futurs aménagements de la place. Avec des cagettes, matériaux que l'on trouve sur place après le marché, les habitant.e.s ont pu maquetter à échelle 1 les futurs usages. Des cages de football, des tables, des bancs, ils ont pu tester à chaque heure de la journée leurs propres envies afin de pouvoir les améliorer et les modifier. C'est un réel outil de concertation qui permet de créer, à terme, les futurs aménagements de l'espace tout en sensibilisant les habitant.e.s au métier de l'aménagement.



³Horizome est un collectif pluridisciplinaire, présent depuis 2009 dans le quartier de HautePierre à Strasbourg

⁴La place Erasme est un projet collaboratif qui se situe à la maille Éléonore à HautePierre

Grégoire Zabé, designer au sein de l'association Horizome³, remarque que les interventions in situ auprès des habitant.e.s permettent un «*croisement du quotidien des gens*», qui se traduit par une présence physique constante auprès de ces derniers que ce soit par des interventions comme du porte-à-porte ou encore des ateliers à même la rue. Cependant, il souligne que la participation se fait de différentes façons selon l'âge, le type d'actions et les différentes heures de la journée. C'est pourquoi, il est difficile de mobiliser tout le monde. Dans le cas de l'aménagement de la place Erasme⁴, un aménagement co-construit avec les habitant.e.s, les enfants n'hésitent pas à prendre en main les outils, par contre les adolescentes et les femmes ne sont quasiment pas présentes sur le chantier.







Rencontrer les femmes de HautePierre permet de tisser des liens de confiance pour permettre à toutes ces femmes de s'exprimer sur leur quartier.

Radio caddie, un bureau d'étude à ciel ouvert

Radio Caddie est un dispositif de médiation permettant d'interpeller les habitant.e.s du quartier de HautePierre. C'est un objet que j'ai co-conçu et co-construit avec Margaux Trillard, architecte et Lena Vercellone, designer. Pourquoi le caddie ? Car le caddie à HautePierre est un emblème, on en trouve un peu partout, dans toutes les mailles. Il permet de révéler un objet quotidien du quartier en détournant complètement l'usage. Conçu comme un bureau d'étude à ciel ouvert, il permet de récolter idées, envies, besoins afin de co-concevoir un cahier des charges. C'est un moment de partage et de rencontre entre les générations, permettant d'aller à la rencontre de tous et toutes grâce à sa mobilité.

De plus, l'objet a été conçu comme un outil de récolte des récits permettant de donner la parole librement et spontanément. Dans le cadre de cette recherche, l'outil valorise la parole des filles et des femmes du quartier de HautePierre.

Dans un premier temps, il donne la possibilité aux femmes de s'exprimer dans l'espace public, en soi, il est déjà un outil d'appropriation de l'espace.

Les femmes peuvent parler de leur quartier, de leurs lieux de vie. Il donne à voir les manques, les craintes et les envies de ces femmes. Il porte leurs voix pour envisager des nouvelles façons d'appréhender l'espace urbain.

Des voix à valoriser

Les femmes que j'ai rencontrées sont toutes différentes. Elles ont des cultures, des origines et des parcours différents. Quand je les ai interrogées, elles étaient parfois surprises qu'on s'intéresse à elles. Penser de nouvelles façons d'intervenir dans l'espace public, c'est un moyen de connaître plus précisément leurs habitudes, leurs désirs et surtout leurs vies afin de les impliquer dans la vie urbaine. Certaines femmes m'ont interpellé sur l'amour de leur quartier malgré les inégalités évidentes.

« J'aime mon quartier, et surtout la maille Jacqueline, là où je vis. Je veux passer toute ma vie ici. Même si mes parents déménagent, je resterai ici ».

Bouchra 16 ans

Néanmoins, cet amour du quartier ne leur permet pas de s'approprier leurs espaces de vie, sans doute parce qu'elles n'ont jamais été impliquées dans l'aménagement.

« Si on projet se monte, bien sûr que j'aimerais y participer. » Une femme de 30 ans



La déambulation Hautepieroise

Pendant cette étude de terrain, j'ai rencontré Nawel, vice présidente de l'association Horizome. Elle a voulu me raconter la vie de Hautepierre en me montrant les espaces au prisme du genre. Elle connaît le quartier depuis son plus jeune âge. Elle a habité une trentaine d'années dans le quartier, elle a vécu sa naissance, son enfance, son adolescence, sa vie d'adulte et a déménagé récemment dans un village proche de Strasbourg. Elle a habité précisément dans la maille Catherine et dans la maille Brigitte. Nawel a vu les changements de son quartier, les rénovations urbaines, elle a connu sa vie de jeune fille et de femme dans ce quartier. Nous avons parcouru pendant une heure les mailles qu'elle a habitées quotidiennement.

Début du parcours, devant la Maison de Hautepierre, où se trouvent de nombreuses associations ainsi que la médiathèque.

- Derrière ce bâtiment, tu vois, c'est le squat des mecs du quartier, c'est leur espace, regarde ! Ils investissent autant le mur du bâtiment de la maison de Hautepierre que l'autre côté de la route, ils ouvrent les voitures et ils mettent la musique, ils parlent. Et le soir c'est amplifié, il y a encore plus de mecs, les femmes elles savent que c'est pas un espace pour elles. Elles y vont mais juste pour passer et passer le plus vite possible.

Puis à côté de l'école primaire à la maille Catherine.

- Je vais te montrer un endroit incontournable de la maille Catherine, derrière l'école maternelle, c'était un espace totalement ouvert, il n'y avait pas de barrière comme tu vois maintenant pour délimiter et enfermer les aires de jeux pour enfants. Les gamins ils couraient de partout, ils s'amusaient, maintenant on les a enfermés, ça a restreint leur imagination.



Toutes mais toutes les mamans de la maille se retrouvaient ici, il y avait ce petit côté intimiste. Il n'y a pas de route donc pas de voitures, elles se sentaient en sécurité. Il y avait des bancs, elles pouvaient s'asseoir, discuter, c'était le moment où elles se retrouvaient. Maintenant il n'y a plus cet espace ouvert, du coup il n'y a plus de femmes.

- Et elles sont où maintenant ?

- Chez elles, c'est plus comme avant. Je vais te montrer le Local qui était juste à côté, tu vois dans ce bâtiment. C'était une cave, où les femmes de Hautepierre se retrouvaient, il y avait des associations qui leur permettaient de leur apprendre le français, d'apprendre à lire et à écrire. Ces échanges étaient vraiment intéressants.

- C'était un espace réservé aux femmes ?

- Oui, mais ouvert car les femmes pouvaient toutes venir. Elles sortaient de chez elles, elles venaient s'évader, rompre avec la solitude. Elles faisaient de la cuisine, de la couture et il y avait surtout pleins de fêtes, les femmes n'étaient plus enfermées seules chez elles, elle s'amusaient.

Elles pouvaient être ce qu'elles étaient vraiment dans ce local. Maintenant c'est fermé, les femmes ne peuvent plus venir, elles sont retournées dans l'espace privé, l'espace de la maison. Comment veux-tu qu'elles apprennent à se connaître ? Comment veux-tu qu'elles s'insèrent ? Elles restent enfermées et encore pire pour celles qui n'ont pas de travail. Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas d'espace pour les femmes dans le quartier. C'est important de permettre aux femmes de s'échapper de ces blocs.

- Pourquoi ce local a été fermé ?

- Je sais pas, je pense que c'est à cause de la rénovation urbaine.

Je t'avoue que je suis nostalgique de cette époque, il y avait un vent de liberté, les femmes faisaient la fête, dansaient, c'était super. Il y avait aussi un autre local pour les enfants à mon époque, ma mère allait au local des femmes et moi j'allais au local des enfants, c'était animé par une association catholique, on pouvait chanter, s'amuser, voir ses copains et copines.



Nous nous dirigeons maintenant vers la maille Brigitte.

- Tu vois, ici c'est un endroit que j'ai beaucoup fréquenté avec mes copines à côté du gymnase, c'était notre moment pour se retrouver. C'est sommaire, mais on était tranquilles.

- Et plus maintenant ?

- Je sais pas comment te l'expliquer mais les femmes ne se sentent pas légitimes dans la rue. Il n'y a pas d'espaces pour elles, des espaces qui leur permettent de s'asseoir ensemble. Où veux-tu que les femmes se retrouvent ? La rénovation urbaine c'est bien beau, ils ont refait des façades pour nous faire croire que tout va bien mais ça a détruit aussi les espaces que les habitant.e.s s'appropriaient.

Nous revenons vers la maison de HautePierre, en traversant la maille Karine.

- Ici c'est le Ricochet, une association qui s'occupe des jeunes du quartier. Ils peuvent s'y retrouver, faire des ateliers. C'est une belle initiative, mais le problème c'est qu'il y a très peu de filles. C'est majoritairement fréquenté par les garçons.

- Pourquoi ?

- Les filles s'effacent dans le quartier et même au sein des associations. C'est comme si on ne devait pas les voir dans le quartier, comme un tabou. Tu sais, ici c'est particulier, tout le monde parle. Des filles qui traînent c'est mal vu.

Cette déambulation m'a permis de comprendre le ressenti d'une femme du quartier. Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes pratiques de l'espace urbain. Il y a des zones de non-droit, des zones où les femmes ne se sentent pas à l'aise. C'est le cas dans des espaces où les hommes se sont appropriés visiblement et durablement le territoire.





**LES ASSOCIATIONS
DE FEMMES DU
QUARTIER**

Les associations de femmes du quartier de HautePierre est un véritable atout pour valoriser les habitantes.

Femmes d'ici et d'ailleurs

L'association regroupe des femmes, de toutes origines et des tous âges, en organisant une animation en direction du quartier de Cronembourg et de HautePierre afin de créer entre elles du lien social. L'association développe les solidarités, favorise les échanges et l'épanouissement personnel des femmes. Cette association, portée par Saadia Bouazzi, habitante de HautePierre, porte la voix des femmes en s'insérant dans une dynamique de cohésion sociale.

« Je m'occupe de toute ces femmes qui sont en difficulté, qui subissent des violences quotidiennes, qui ont besoin de se sentir valorisées, écoutées. Je propose des activités, des débats et j'organise des voyages avec les femmes et leur(s) enfant(s). »

L'association ne possède pas de local, elle fait cependant des permanences régulièrement à la Maison des Association de HautePierre. Le manque de local est un frein pour l'accueil des femmes du quartier.

Table et Culture

Meriem Chemlali a décidé d'ouvrir un restaurant associatif sur le quartier de HautePierre afin de continuer le travail d'animation culinaire auprès des femmes sans emploi pour leur donner l'accès à la vie urbaine. Accompagnée de Rahma Bendaoud, Josyane Rodriguez, Naïma Lofti, elles créent ce projet pour permettre aux femmes de s'insérer socialement par le travail. Elle décrit son restaurant comme un « *chantier d'insertion.* »

« Les femmes à HautePierre sont précaires, elles n'ont pas d'activités professionnelles, pourtant elles ont de véritables aptitudes dans ce domaine, alors permettre à ces femmes de s'émanciper par le travail, c'est devenu notre objectif. »

Femmes Égalité

L'association regroupe un collectif de femmes qui défendent les aspirations des femmes des milieux populaires et précisément au sein du de quartier HautePierre. Elle est un outil de réflexion pour confronter le vécu des femmes du quartier pour former une manière d'approcher la réalité.

« On se réunit les premiers samedis du mois, dans la maison des associations, c'est un moment d'échanges et de débats. Là on prépare un atelier pour la journée des droits des femmes, le 8 Mars prochain. »

La rencontre avec ces trois associations m'ont permis de comprendre qu'elles représentent un véritable enjeu pour représenter les femmes à HautePierre. Ces femmes, dévouées dans leur engagement, permettent de tisser des liens entre les femmes isolées, précaires. Cependant, certaines de ses associations n'ont pas de locaux pour exercer pleinement leurs activités.



LA NOTION DE JUSTICE SPATIALE

La revendication d'un droit à la ville, notion développée par Lefebvre⁵, a fait naître l'expression de *justice spatiale*.

⁵Henri LEFEBVRE, *Le Droit à la ville*, 1968

La notion de justice, comme un moyen d'agir

Selon Edward Soja⁶, géographe américain, l'expression de justice spatiale voit le jour dans un contexte où nous cherchons à rendre nos sociétés contemporaines plus justes, plus démocratiques. La dimension spatiale de la justice doit être pensée au niveau de la ville mais aussi à toutes les échelles, du local au global. La perspective spatiale de la justice est importante car elle permet non seulement de théoriser mais d'avancer aussi sur les pratiques pour trouver des solutions efficaces en matière d'égalité.

⁶Edward SOJA, *La ville et la justice spatiale*, 2009, traduit par Sophie Didier et Frédéric Dufaux

Cette notion est aussi abordée par Alain Reynaud, maître de conférence en géographie. Il souligne que le besoin de justice se fait ressentir de la part des dominés. C'est au moment où les êtres humains se rendent compte qu'il y a un déséquilibre entre les droits des un.e.s et ceux des autres que le sentiment de justice apparaît.

⁴Alain REYNAUD, *Société, espace et justice*, Presses Universitaires de France, 1981

Les dominants ont, selon l'auteur, une tentation d'égoïsme. L'égoïsme est une notion bien plus simple à définir que celle de la justice car la justice contient un engagement, des passions, en somme, de véritables charges émotionnelles.

«La justice ne doit pas être définie mais elle doit être appliquée.» Alain Reynaud

La justice parfaite tend à la suppression totale des inégalités sur le territoire c'est-à-dire bénéficier des mêmes structures sociales, spatiales et économiques pour que tous les habitant.e.s puissent bénéficier d'un équipement spécifique mais aussi l'égalité d'accès entre les femmes et les hommes.

Un espace transformable grâce aux individus

Permettre à chaque femme de bénéficier de lieux de rencontres et d'échanges, lieux qui évolueraient selon les emplois du temps et les différents rythmes de vie, est primordial pour tendre à des espaces inclusifs. Edward Soja dit que les êtres humains ont une spatialité et que de ce fait l'espace qui en résulte est avant tout social. C'est pourquoi l'espace peut-être transformé socialement grâce aux êtres humains. Henri Lefebvre envisage l'*être humain* capable de se transcender dans un *être urbain*, pour qui sa ville et sa vie quotidienne deviendraient «*oeuvre, appropriation, valeur d'usage, abolissant la domination matérielle.*»

Les interactions entre les hommes et les femmes

«Les interactions sont des actions réciproques modifiant le comportement ou la nature des éléments, corps, objets, phénomènes en présence ou en influence.» Edgar Morin

Les actes de violence physique contre les femmes dans la vie quotidienne recourent à la violence symbolique. Cette dernière n'est pas véritablement perçue pour les femmes en tant que telle parce qu'elle n'est rien d'autre que l'application d'un ordre social, d'une vision du monde enracinée dans l'*habitus* de la dominée et du dominant. J'ai donc voulu comprendre la façon dont une jeune adulte du quartier de HautePierre voit l'appropriation des hommes sur le territoire.

- Tu sors dans le quartier ?

- Oui, à la maille Catherine, dans ma maille. Il y a des bancs, mais on sort seulement l'été quand il fait beau. Ce qui est marrant, c'est qu'il y a plusieurs générations de femmes. Nous, puis nos mères et nos grands mères. Chaque génération possède son banc. Le problème c'est qu'il n'y a pas assez de bancs pour toutes les femmes.

- Et les hommes, ils sortent ?

- Oui tout le temps, toute l'année, en toute saison. Ils se regroupent un peu partout, surtout en bas des immeubles. Parfois, quand on est sur un banc avec mes copines, ils se rapprochent et on leur laisse les bancs quand la nuit commence à tomber.

- C'est-à-dire ?

- Et bien quand il commence à faire nuit, on rentre chez nous, puis ils viennent sur les bancs à notre place.

- Pourquoi vous ne restez pas la nuit ?

- C'est comme ça, c'est que les hommes qui sortent la nuit. Des filles le soir c'est mal perçu. C'est pas comme en ville ici, les filles et les garçons ne se mélangent pas. Chacun à son espace et nous les filles on ne peut pas faire ce que l'on veut.

Après avoir longuement discuté avec les habitant.e.s du quartier de HautePierre, je me suis rendue compte que la mixité n'est qu'une illusion. En effet, il n'est pas envisageable d'imaginer des hommes et des femmes être ensemble dans l'espace urbain.

«Vous voulez qu'on fasse quoi ensemble ? Les filles elles ne doivent pas être dehors, c'est nous les mecs qui sommes dehors. C'est pas beau une fille qui traîne. Puis chacun ses espaces, je ne me vois pas les partager avec les filles, ça serait trop bizarre.» Amhed 21 ans

Finalement, cette approche séparative entre les hommes et les femmes continue à créer des peurs entre les sexes puisqu'ils ne se fréquentent que très peu. Cela génère des espaces exclusifs qui tendent à reproduire les archétypes de la société patriarcale. Alors penser l'urbain en pensant à l'humain c'est rétablir un lien de confiance et de respect mutuel.





FAIRE DU THÉ, FAIRE LA VILLE

Le thé est une boisson universelle, c'est un véritable rituel où chaque femme possède sa propre technique de préparation.

Les pratiques des femmes autour du thé

Au fur et à mesure des discussions avec les femmes du quartier de HautePierre, je me suis rendue compte que le point commun entre elles, c'est le thé. Le thé, elles en font tous les jours et de toutes les façons.

***«Les après-midi, j'invite des amies à boire le thé chez moi, ça nous permet de se retrouver.»
Une femme de 60 ans***

Faire du thé, c'est un moment convivial mais surtout partagé entre les femmes du quartier. Cependant, cette pratique reste une pratique propre de l'espace privé, celle du foyer. Alors, j'ai voulu tester cette pratique dans l'espace public afin que les femmes puissent se retrouver dehors pour user enfin de leur quartier. L'espace urbain devient ainsi un espace où elles peuvent se rencontrer et se rendre visible en tant qu'individu à part entière.

Un moment convivial entre les femmes

J'ai rencontré une jeune fille, Karimène, qui a voulu m'accompagner dans le quartier de HautePierre afin de faire le thé dans l'espace urbain.

***«Moi, je fais deux théés différents, le thé tunisien et le thé algérien, c'est mes deux origines, c'est ma mère qui m'a appris à les faire. C'est un véritable rituel, toutes les femmes du quartier ont des pratiques différentes, une va mettre un thé particulier, une autre va mettre plus ou moins de sucre.»
Karimène 18 ans***

Je comprends alors que cette pratique permet de valoriser chaque femme dans sa culture mais aussi dans son identité. C'est un véritable moyen de rassembler les femmes autour d'une action quotidienne.



«Je fais du thé marocain, il est moins sucré que les autres, je vous donnerai la recette.» Une femme de 40 ans



Une appropriation urbaine

Nous nous sommes mises sur un banc, avec tout le matériel pour ce beau rituel. Théière algérienne, menthe fraîche, thé rouge et réchaud. Pour Karimène, c'est une grande première. Nous sommes sur la place Byron, à la maille Jacqueline de HautePierre, une place que j'ai étudié tout au long de cette recherche. Les femmes qui, habituellement ne sont que de passage, sont intriguées par cette pratique devenue urbaine. Elles viennent déguster le thé et je commence à me dire que c'est un moyen efficace pour que les femmes s'arrêtent enfin. Nous l'avons fait plusieurs après-midi et les femmes viennent s'asseoir et discuter avec nous de leur recette préférée. Karimène met en avant son savoir faire, elle peut le montrer directement aux femmes qui se sont rassemblées autour de nous.

« Je prépare le thé rouge, d'abord je nettoie le thé dans la théière pour le vider de ses impuretés. A l'intérieur, je place la menthe fraîche et 15 morceaux de sucre. Une fois que l'eau est chaude, je la verse dans la théière et je laisse infuser le thé dans la théière de ma mère trois minutes. »
Karimène 18 ans

Les femmes s'approprient aussi cette pratique, elles servent le thé en se montrant leur technique. Une femme a voulu, elle aussi, ramener son thé pour en faire dans une prochaine sortie afin de nous montrer sa préparation et permettre aux autres femmes de le goûter. C'est un moment fort d'échange qui accorde aux femmes l'appropriation des équipements urbains.

Faire du thé, véritable facilitateur de parole

Au fil des sorties autour du thé, je comprends que ce moment est précieux pour les femmes, c'est un moment où elles se sentent à l'aise car c'est une pratique qu'elles font habituellement. Chaque femme peut prendre la parole, donner son avis, mais surtout envisager des nouvelles façons de s'appropriier son quartier.

« Ici, sur la place, j'imagine un espace pour boire le thé où l'on peut s'asseoir, se rassembler, connaître des nouvelles femmes, s'entraider, oui, c'est ça qu'il faudrait! » Une femme de 50 ans

Les discussions prennent forme, et finalement, je comprends mieux leurs ressentis vis-à-vis de l'aménagement urbain.

« Ici, tu veux que l'on fasse quoi ? On aimerait sortir, profiter de l'espace du dehors. Mais regardes autour de toi, les espaces que l'on nous attribue, c'est les aires de jeux pour enfants. Il y a trois bancs, c'est rien. Comment fait-on pour discuter ? On se retrouve à deux ou trois, pas plus. Les autres bancs sont squattés par les hommes, ils ont leurs marques. » Une femme de 40 ans

« La ville a mis des barrières autour des jeux pour les enfants, et nous on est aussi dedans, maintenant que nos enfants sont en sécurité, on pourrait avoir un espace à nous, qui soit plus convivial, boire du thé ensemble, ça serait génial. » Une femme de 30 ans



**« Le thé, c'est un moment de détente, de convivialité mais aussi de discussions! »
Sofia 7 ans**



**« Quand vous avez proposé les pistaches pour accompagner le thé, je vous ai dit que moi j'accompagnais le thé avec des dattes, mais finalement, toutes les femmes a sa propre façon de le faire, peu importe comment, peu importe avec quoi, c'est le thé qui nous rassemble. »
Wafae 40 ans**





UNE DIVERSITÉ DES MÉTHODES DANS LA PARTICIPATION

La planification urbaine tend à donner des cadres de vie monofonctionnels avec des usages qui sont discriminatoires pour les femmes.

Diversifier la participation

⁷Lucile Biarrotte est doctorante au Lab'urba à l'université de Paris Est, invitée à participer au séminaire du laboratoire Urbanité Engagée, pour son expertise sur les questions relatives au genre et à l'espace urbain.

- Comment diversifier les aménagements urbains ?

- Lucile Biarrotte⁷ : Déjà parlons de la participation citoyenne. Est-ce que les gens ont le temps de participer? Est-ce qu'ils.elles ont envie de participer? Il y a un gros enjeu sur la diversification des méthodes de participation, rendre cela accessible à n'importe quel âge, à n'importe quel niveau d'éducation. Avoir des documents écrits c'est parfois intimidant, donc on peut travailler sur les cartes, la paroles, les images. Il faut aussi diversifier la participation par les usages numériques, bien entendu sans qu'ils soient au détriment de ceux qui ne les utilisent pas. En diversifiant les outils, on peut tendre à une plus grande diversité des personnes. Il faut aussi que les professionnels de l'aménagement prennent la participation au sérieux, qui cesse de prendre la participation comme quelque chose de contraignant qui ne va rien leur apporter et qui change leur attitudes surplombantes en tant qu'experts en soyant plus coopératifs car plus des personnes donneront leur avis sur les espaces urbains, meilleurs les espaces seront.

L'innovation dans la prise en compte du genre

- Comment innover dans la planification urbaine ?

- Lucile Biarrotte : Je pense qu'il faut absolument tendre à une diversité dans les métiers de l'aménagement urbain. Diversité en tant que genre, origine sociale, origine de toute nature en fait, parce que je fais l'hypothèse que plus les points de vue sont diversifiés, meilleur sera l'espace créé. Si on est très homogène dans la conception c'est-à-dire qu'on ne pense qu'à un seul type d'utilisateur, on arrive à des espaces qui ne sont pas du tout inclusif.

Penser l'aménagement en fonction des femmes est une priorité afin de rendre les espaces urbains plus diversifiés, plus appropriables par les femmes, qui en sont pour l'instant, exclu. Permettre aux femmes de donner leurs avis sur leurs cadres de vie, connaître leurs ressentis, leurs envies permettraient à terme de rendre la ville inclusive, paritaire. Pour cela, nous devons tendre à une diversité des méthodes permettant à chaque femme de participer.

Il faut aussi innover dans chaque aménagement urbain. Par exemple, dans l'habitat, par une offre en logements coopératifs plus appropriés aux besoins des femmes actives et mères de famille. Créer un guide à l'usage des pouvoirs politiques permettant d'identifier les éléments de l'environnement urbain suscitant la peur et l'insécurité. Conforter la présence des femmes à tous les niveaux de décision donneraient plus de visibilité aux villes, notamment en matière d'horaires et de rythmes, sur des modes non hiérarchisés, interactifs, multiples et complexes.

⁸Paul Henri COMBART DE
LAUWE, *Des Hommes et des
villes*, 1963

***«L'urbanisme, science et art de
l'aménagement, se trouve au croisement de
toutes les sciences humaines. Il ne peut être
revendiqué par personne car le géographe
ou le sociologue, l'ethnologue ou l'historien,
l'économiste ou le psychologue sont tous aussi
utiles pour faire apparaître dans l'espace la
véritable figure de la civilisation qui se défait
et se refait perpétuellement en nous et autour
de nous.» Paul Henri Combart de Lauwe⁸***

CONCLUSION

La diversité, un respect mutuel

La diversité est le point de départ de la coexistence paisible et de l'intégration de tous les individus dans la fabrique de la ville. Elle doit être la base de la vie dans un monde complexe et multiculturel. Et c'est parce que nous sommes tous et toutes différent.e.s que nous sommes tous et toutes uniques. C'est par le faire-ensemble qu'on retrouve le commun qui permet de se parler, de rétablir la confiance entre les individus, d'imaginer, de concevoir et de construire ensemble la vie urbaine.

Un premier pas vers la mixité

Faire des projets pour les femmes, c'est faire un premier pas vers une appropriation égale des espaces urbains. C'est inclure chaque femme dans son identité, dans ses besoins et ses aspirations. Construire des projets collaboratifs avec les femmes, c'est leur donner l'opportunité d'entrer dans la vie urbaine, une vie sociale, tournée vers l'extérieur. À terme, c'est donner des clés aux pouvoirs publics pour concevoir autrement l'espace urbain : un espace égal, collaboratif et humain qui prend en compte toute la diversité des habitant.e.s.

Stéphane HESSEL¹, *Indignez-vous!* 2010

Construire des projets pour les femmes, c'est accorder un premier pas vers une mixité entre les hommes et les femmes, vers un partage équitable des espaces urbains, pour faire de l'espace public l'image du «vivre ensemble».

Un urbanisme contestataire

Pour Stéphane Hessel¹, l'indifférence est la pire des attitudes. Il demande à tous et toutes de réfléchir et de se révolter face à des situations insupportables. L'engagement social doit tendre au bien-être de tous et toutes mais pour ce faire, il faut agir car, selon lui, passivité ne mène à rien. C'est grâce à des engagements forts que la société a progressé, notamment dans les luttes des femmes pour être reconnues en tant qu'individu à part entière.

Le designer a un rôle à jouer, c'est une occasion à saisir, bien que très près des notions politiques, le designer doit avant tout faire passer des messages pour faire évoluer la société. La conception a une grande importance dans l'innovation sociale en contribuant au développement d'un nouveau mode de vie et d'une nouvelle attitude sociale pour tendre à une égalité entre les femmes et les hommes permettant à chaque individu d'être valorisé et entendu dans l'aménagement de son cadre de vie.

Alan BERGER, *Drosscape*, 2006

« Dans la plupart des cas, la maîtrise d'ouvrage n'existe pas, le concepteur doit lui-même chercher et identifier des opérateurs susceptible d'être intéressés ou concernés. Le concepteur est alors l'artisan de l'intégration productive des délaissés de l'urbain. » Alan Berger

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

ARENDRT Hannah , *Condition de l'homme moderne*, Editions Pocket, 2002, 369 pages

BERNARD-HOHM Marie Christine, RAIBAUD Yves, *L'usage de la ville par le genre*, ADES, 2011

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Éditions du Seuil, 1998, 154 pages

COUTRAS Jacqueline, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Éditions l'Harmattan, 2003, 242 pages

DELGADO Manuel, *L'espace public comme idéologie*, CMDE, 2016, 134 pages

DENÈFLE Sylvette, *Femmes et villes*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2004, 539 pages, Perspectives Villes et Territoires

DENÈFLE Sylvette, *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Rennes, Presses universitaires, 2008, 539 pages, Géographie sociale

DI MEO Guy, *Les murs invisibles, Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Editions Armand Colin, 2012, 344 pages, Recherches

LEFEBVRE Henri, *Le Droit à la ville*, Paris, Éditions Economica, 2009, 135 pages

LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Les Presses de Sciences Po, Paris, 2008, 324 pages

MARUEJOULS Édith, *La mixité à l'épreuve des loisirs des jeunes dans trois communes de Gironde*, Les Presses de Sciences Po, 2011, 160 pages

MARUEJOULS Édith et RAIBAUD Yves, *Mixité, parité genre dans les équipements et espaces publics destinés aux loisirs des jeunes*, Conseil régional d'Aquitaine, 2012

PAQUOT Thierry, *L'espace public*, Paris, La Découverte, 2009, 125 pages

PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, Éditions Galilée, 1974, 200 pages

PFEFFERKORN Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éditions Page deux, 2012, 140 pages, Empreinte

RAIBAUD Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Éditions Belin, 2015, 78 pages, Égale à Égal

SASSEN Saskia, *The global city New York, London, Tokyo*, Princeton University Press, 1991, 397 pages

Documents visuels

BENYAMINA Houda, *Divines*, 2016, 105 minutes

DENJEAN Cécile, *Princesses, pop stars & girl power*,
Documentaire Arte, 2012, 54 minutes

JEAN Patric, *La domination masculine*, 2009,
103 minutes

MILANO Hélène, *Les roses noires*, 2012, 64 minutes

MULLER Patrice, BOUHMIDA Leïla, MULLER Rolland,
SLAMANI Yazida, *Triptyque, Filles de Haute-pierre*,
1994, 15 minutes

PEETERS Sofie, *Femmes de la Rue*, 2012, 17 minutes

POURRIAT Eléonore, *Majorité opprimée*, 2010,
10 minutes

Sites internet

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/164000606.pdf>

Rapport de l'expérimentation nationale de marches exploratoires
Remis à Madame Laurence Rossignol, Ministre des Familles, de
l'Enfance et des Droits des femmes à Monsieur Patrick Kanner,
Ministre de la Ville, de la Jeunesse et des Sports à Madame
Hélène Geoffroy, Secrétaire d'État à la Ville.

<https://www.cairn.info/revue-esprit-2012-11-page-71.htm>

L'espace public, le bien commun par excellence, à qui
appartient-il?

<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/actualites/veille/les-geographes-reflechissent-a-la-place-des-femmes-dans-les-villes>

Des géographes réfléchissent à la place des femmes dans
les villes.

<https://philonsorbonne.revues.org/576>

L'espace public à l'épreuve de la critique féministe.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier,

Toute l'équipe pédagogiques de l'In Situ Lab pour tous ces enseignements riches et innovants, pour cette volonté incessante de nous pousser dans nos engagements,

Mireille Diestchy et Jean Obrecht pour leurs conseils et leur soutien à l'écriture de ce mémoire,

Mes camarades et ami.e.s de toute la promotion pour toute cette énergie, tous ces moments partagés,

Les membres du laboratoire Urbanité Engagée pour ces heures de débats, discussions et échanges,

Les membres de l'association Horizome et Joëlle Gerber, responsable de la programmation de la Maison du Jeune Citoyen, pour leur partenariat dans ce projet,

Lucile Biarrotte pour sa disponibilité et son approche pertinente,

Toutes les personnes, mais surtout toutes les femmes et toutes les filles que j'ai rencontré, sans lesquelles ce mémoire n'aurait pas vu le jour,

Sophie, Elin et Maëva pour leur soutien infaillible et pour tous ces rires,

Et surtout, merci à toi, Laura.

MARIN Morgane

**DSAA In Situ Lab
Strasbourg
2016-2017**